

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXXII — ANNÉE 1995
2^e LIVRAISON

TARIFS

Cotisation (sans envoi du bulletin)	80 F
Pour un couple, ajouter une cotisation	80 F
Droit de diplôme	50 F
Abonnement (facultatif) pour les membres titulaires	140 F
Abonnement pour les particuliers non membres	230 F
Abonnement pour les collectivités	230 F
Prix du bulletin au numéro (fascicule ordinaire)	70 F
Prix du bulletin au numéro (fascicule exceptionnel) selon le cas.	

Il est possible de régler sa cotisation 1994, par virement postal au compte de la S.H.A.P. Limoges 281-70 W, ou par chèque bancaire adressé au siège de la compagnie.

Sur présentation d'une photocopie de leur carte d'étudiant:

- Les étudiants en histoire et archéologie seront admis et auront le service du bulletin gratuitement.
- Les étudiants d'autres disciplines régleront demi-tarif.

Dans le souci de préserver les droits de ses auteurs, la Société historique et archéologique du Périgord, déclarée d'utilité publique, se doit de rappeler à tous ce qui suit:

Les dispositions mentionnées dans le Code civil, article 543, s'appliquent dans leur intégralité à la présente publication. Toute reproduction publique, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est soumise à l'autorisation écrite du directeur de la publication, laquelle a fait l'objet d'un dépôt légal.

La S.H.A.P. est reconnue d'utilité publique. A ce titre, elle est autorisée à recevoir dons et legs.

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXXIII — ANNEE 1995
2^e LIVRAISON

SOMMAIRE DE LA 2^{me} LIVRAISON 1995

• Compte rendu de la séance du 1er mars 1995.....	427
du 5 avril 1995.....	430
du 3 mai 1995.....	433
du 7 juin 1995.....	435
• Le Périgordien VI de l'Abri Pataud (Roland Nespoulet)	437
• Au château de la bastide de Molières (Pascal Raux)	449
• Le prieuré de Saint-Rabier et ses chapiteaux (suite) (François Le Nail)	451
• Que reste-t-il de la vieille église Saint-Julien de Terrasson? (René Larivière)	469
• A propos de Delage, moine de Cadouin au XVII ^e siècle (Marcel Berthier).....	479
• Officier exemplaire Béranger de Nattes (1829-1905) (Henri de Castellane).....	481
• Dans notre iconothèque : La vie au Moustier il y a 50.000 ans (Brigitte et Gilles Delluc)	495
• Notes de lecture : <i>Cahiers Saint-Simon: Iconographie de Fénelon</i>	499
<i>Du nouveau sur Rachilde</i> (P. Pommarède)	501
<i>M. Géraud: Antoine de Tounens ou une royauté difficile</i> (J. Lagrange)	503
M.-F. Couppey et B. Barbarin: <i>Le Périgord à pied: Petites randonnées au pays de Dronne, Ribéracois et Double</i> ; M.-O. et J. Plassard: <i>Visiter la grotte de Rouffignac</i> ; L. Roulland, A. Bernard et G. Ray: <i>La Dordogne vue du ciel; Députés et sénateurs de l'Aquitaine sous la III^e République</i> ; J.-J. Cleyet-Merle: <i>La province préhistorique des Eyzies</i> ; <i>Le Petit Fûté</i> ; J.-P. Bordier: <i>Montagnac-la-Crempe</i> ; G. Delluc avec B. Delluc et M. Roques: <i>La nutrition préhistorique</i> ; J.-B. Mazet: <i>Domme-en-France</i> ; Abbé E. Costisella: <i>Histoire du lycée-colège du Cluzeau à Sigoulès</i> ; Univ. P.-Valéry, Montpellier: <i>Un évêque dans la tourmente révolutionnaire, J.-M. du Lau</i> (D. Audrerie)	503
• Les petites nouvelles (Brigitte Delluc)	507

Le présent bulletin a été tiré à 1.600 exemplaires.

Cette livraison a été conçue et réalisée par Jacques Lagrange
et Jeannine Rousset, avec la collaboration de la commission de lecture.
Ont également participé à la préparation de ce numéro:
MM. D. Audrerie, Dr G. et Mme B. Delluc.

Photo de couverture: Saint-Rabier, Croix de carrefour, avec à la base, un chapiteau roman classé (photo F. Le Nail).

COMPTES RENDUS DES REUNIONS MENSUELLES

SEANCE DU MERCREDI 1er MARS 1995

Présidence : P. Pommarède, président.

Présents : 104 - Excusés : 3.

Le compte rendu de la précédente séance est adopté à l'unanimité.

NECROLOGIE

Jacques Vigier.

FELICITATIONS

Mme Joëlle Chevé, nommé chevalier des Palmes académiques.

ENTREE D'OUVRAGES

– *Périgord de ma jeunesse*, par Maurice Albe, éditions Pierre Fanlac, Périgueux, 1977;

– *Les églises médiévales du canton de Sigoulès*, par Florence Vachia, T.E.R., en histoire de l'art et archéologie, université de Bordeaux III, 1994 (don de l'auteur).

ENTREE DE DOCUMENTS

– Etats des collections du fonds local au 31 août 1994, bibliothèque départementale de prêt de la Dordogne.

– Reproductions de dessins sur la région de Château-l'Evêque (don de M. Xavier Arsène-Henry).

– Documents sur les rapports d'Aurélie-Antoine 1er avec la franc-maçonnerie, extraits des Cahiers de la Grande Loge provinciale d'Occitanie, n° 9 - février 1989 (don de M. Deladerrière).

REVUE DE PRESSE

– *Mémoire de la Dordogne*, revue des Archives départementales n° 5 propose notamment : Périgueux au XIXe siècle, l'irruption des ingénieurs dans la ville par Jean-Emmanuel Bonnichon, une présentation de notre compagnie par Jacques Lagrange, le bourg castral de Montignac par Bernard Fournieux.

COMMUNICATIONS

Le secrétaire général donne le résultat des élections et la composition du bureau.

Le P. Pommarède rappelle la figure de l'évêque Saffarius d'après les souvenirs historiques de l'abbé Pécout.

En 590, l'évêque Saffarius est au cœur du conflit et du scandale de l'abbaye Sainte-Croix de Poitiers, fondée par sainte Radegonde opposant l'abbesse Leubouère et la moniale Crodèle qui avait ameuté quarante religieuses et stipendié des coupe-jarrets pour se saisir du monastère. Les évêques de la région, alertés par Gondisille, évêque de Bordeaux, dont Saffarius, évêque de Périgueux se rendent en l'église Saint-Hilaire de Poitiers avec leurs diacres et leurs clercs. Les deux femmes s'affrontent et se font des reproches. (On se lave dans des bains, on joue aux dés, il y a des fêtes dans le monastère). Les évêques font de véhémentes remarques, et lorsque celui de Bordeaux va fulminer l'excommunication, les partisans du monastère se jettent sur les prélats et les laissent pour morts. Les clercs et les diacres s'étaient enfuis. Les évêques avaient échappé à la mort (dont Saffarius) et fulminé l'excommunication. A moitié guéris de leurs blessures, ils se réunissent en concile à Poitiers sur l'ordre de Childébert, roi d'Aquitaine et remettent dans ses droits l'abbesse légitime. Celle qui avait fomenté la révolte demande pardon aux évêques réunis à Soissons (594). Le capitaine des meurtriers meurt suffoqué de vin. Saffarius mourut peut-être au Fleix où M. Jouanet découvrit vers 1840 une pierre tumulaire portant son nom. Avec toutes réserves, la parole est aux épigraphistes et autres historiens.

Le chanoine Jardel a relevé dans le dernier catalogue de la librairie Charavay la mise en vente d'une lettre de Léon Bloy du 22 mars 1917, d'un manuscrit de Brantôme du 5 novembre 1602, chronique de l'époque à travers sa famille, d'une lettre de Joseph Lakanal datée du début de 1794, où il écrit notamment : «Je n'ai jamais eu rien de commun avec les rois que de ne pas quitter mes bottes comme Frédéric de Prusse».

Le Dr Delluc et Mme Delluc présentent la grotte Chauvet. La magnifique vallée de l'Ardèche est une région bien particulière dans le domaine de l'art pariétal paléolithique. Elle est célèbre surtout en raison de ses grottes datées du Solutréen (Chabot, La Tête du Lion, Oulen), mais aussi pour la qualité de ses grottes magdaléniennes comme le Colombier I et II et au moins une partie d'Ebbou. La Combe d'Arc, au départ des gorges de l'Ardèche, vient de révéler une nouvelle merveille, la grotte Chauvet. Mme Delluc a eu l'honneur d'être invitée à la visiter le 7 février dernier, lors de la première visite des spécialistes. Le Dr Delluc fera partie de la deuxième équipe. C'est une immense grotte d'environ 250 m de long qui avait été obturée par des éboulis de pente. Lors de la découverte le 18 décembre 1994, J.-M. Chauvet et ses deux amis ont trouvé une caverne vierge conservant une faune ancienne (ours, bouquetin) prise dans la calcite du sol, des vestiges archéologiques sur le sol et des dessins au trait rouge ou noir et quelques gravures, parfaitement conservés et organisés en panneaux bien délimités dans les alvéoles et les recoins de trois salles successives. La clarté de l'organisation et l'espoir d'une datation étayée par de nombreux arguments archéologiques permettent de voir dans cette caverne une future référence pour les autres grottes ornées paléolithiques moins bien conservées. Les traces du passage des hommes seront une source d'une information capitale pour comprendre ce que venaient faire les Cro-Magnons dans cette grotte. La disposition des panneaux, leur composition, l'abondance des thèmes animaux singuliers (ours, rhinocéros, félins, mégacé-

ros) permettent tout à la fois de replacer cette grotte dans l'ensemble de l'art paléolithique et de mettre en évidence son originalité.

M. Bordes indique que les Archives départementales préparent une rétrospective des œuvres de Maurice Alba et recherchent de ce fait les œuvres possédées par des particuliers.

M. Avrilleau poursuit sa présentation des souterrains-refuges de la commune de Sorges. A l'aide de diapositives, il montre également des cabanes en pierre sèche, dont certaines ont malheureusement disparu ces dernières années; une intervention pour leur sauvegarde serait nécessaire. Il a enfin relevé des lavoirs en pierre monolithe.

A la suite de questions de plusieurs membres présents, M. Avrilleau regrette que des fouilles ne soient pas réalisées dans les souterrains-refuges. Ces fouilles permettraient de mieux connaître leur contexte historique.

ADMISSIONS DU 1^{er} FEVRIER 1995

– Mme Brasier Gisèle, 53, rue Paul-Mazy, 24000 Périgueux, présentée par le père Pommarède et Mme A. Bernard;

– M. de Rivasson Lionel, 14, rue de Glatigny, 78150 Le Chesnay, présenté par MM. R. Costedoat et G. de Rivasson;

– Mlle Sechet Corinne, Rejaillac, 24750 Champcevinel, présentée par Mme A. Sadouillet-Perrin et M. J.-Cl. Peteytas;

– Dr Lapeyre-Mensignac Jean, 1, boulevard Gambetta, 24300 Nontron, présenté par le Dr R. Roubinet et M. J. Lagrange;

– M. et Mme Walch Patrick, Résidence Jeancourt-Galignani, 91450 Etolles, présentés par MM. J.-Cl. Lacoste et J. Lagrange;

– Mlle Dos Santos Murielle, 22, rue Jean-Bouin, 33700 Mérignac, présentée par Mme C. Mouranche et M. A. Mouchez;

– M. Bourgeix Patrice, Saint-Blanchot, 24480 Cadouin, présenté par MM. F. Michel et G. Mouillac;

– Comte de Foucauld, 18 bis, rue de Chartres, 92200 Neuilly-sur-Seine, présenté par le père Pommarède et le colonel de Montaudry;

– Le père Magimel-Pelonnier Thomas, rue Saint-Esprit, Presbytère Notre-Dame, 24100 Bergerac, présenté par le père Pommarède et le père A. Fayol-Fricourt;

– Dr Depoutre Christian, 18, rue Audry-de-Puyravault, 17300 Rochefort, présenté par M. F. Le Nail et le père Pommarède;

– Dr Caussade Patrick, 19, rue de l'Observatoire, 67000 Strasbourg, présenté par le Dr J. Magimel-Pelonnier et le Pr J.-P. Mousson-Lestang;

– M. Poirier René, 14, rue Duguesclin, 24000 Périgueux, présenté par M. B. Fournioux et le père Pommarède;

– Mme Robert Fernande, 23, rue du 2 mai 1954, 24000 Périgueux, présentée par M. B. Fournioux et le Dr A. Chabanne.

ADMISSIONS DU 1^{er} MARS 1995

– Mme Alix Denise, Le Breuilh, 24260 Journiac, présentée par MM. R. Alix et F. Chanu;

– Mme Gouysse Marcelle, 8, rue des Chaudronniers, 24000 Périgueux, présentée par Mmes M. Boirac et J. Lassaigue;

– Mme Chevê Françoise, 2, rue du Général-Beaupuy, 24000 Périgueux, présentée par Mme D. Robin et M. M. Soubeyran.

Abonnements nouveaux

- Régie départementale du Tourisme de la Dordogne, 18, rue Président-Wilson, 24000 Périgueux;
- Régie départementale du Tourisme de la Dordogne, Lascaux II, 24290 Montignac;
- M. Burosse Philippe, 24600 Petit-Bersac.

Le président,
Pierre Pommarède.

Le secrétaire général,
Dominique Audrière.

SEANCE DU MERCREDI 5 AVRIL 1995

Présidence : P. Pommarède, président.

Présents : 121 - *Excusés* : 8.

Le compte rendu de la précédente séance est adopté à l'unanimité.

FELICITATIONS

M. Jean-Louis Galet, nommé chevalier dans l'Ordre national du Mérite.

ENTREE D'OUVRAGES

- *La réforme catholique à Bordeaux*, par Bernard Peyrous, édition de la Fédération historique du Sud-Ouest, Bordeaux, 1995;
- *Actes du colloque Joseph Joubert*, Société des Amis de Joseph Joubert, Villeneuve-sur-Yonne, 1995.

ENTREE DE DOCUMENTS

- Documents et copie de lettres intéressant le prince d'Araucanie et Jean Raspail;
- Portrait au crayon de Pierre Fanlac par M. Leclair.

REVUE DE PRESSE

- Le *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne* n° 37-38 de juillet-décembre 1994 propose plusieurs études inédites intéressant le philosophe périgordin et de nombreux documents.
- Dans le *Bulletin de la Société préhistorique française* n° 1-1995, P. Paillet étudie deux objets d'art mal connus provenant de l'abri de la Madeleine.
- Dans le *Bulletin du Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord* n° 38-1995, on relève notamment la généalogie Puvieux et une étude de L.-F. Gibert sur nos origines auvergnates.

COMMUNICATIONS

La sortie de printemps se déroulera dans la vallée du Céou. La date n'a pas encore été arrêtée.

Mme Auffray donne le programme du prochain voyage qu'elle organise sur les routes de Saint-Jacques.

Le P. Pommarède a eu l'occasion de visiter les restes de la chapelle funéraire située dans le bourg de Bourdeilles et transformée en habitation. Des bas-reliefs viennent d'être mis au jour. Les propriétaires actuels se proposent de les faire découvrir aux membres de notre compagnie.

Le président Filhol projette un dessin du Dr Galy figurant un élément fortifiée de Vésone. Cette édifice se situait à proximité du canal et a été détruit au siècle dernier. Il possédait quatre tours semi-engagées. P. Barrière le mentionne dans son ouvrage sur Vésone et reprend le dessin du Dr Galy.

M. Chanut présente à l'aide de diapositives les peintures conservées dans le chœur de l'église de Journiac. Réalisées sur toile, elles figurent saint Front et saint Saturnin. Elles ont été réalisées dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et sont sans doute contemporaines de la restauration de l'église.

La séance se termine par un hommage à M. Becquart, auquel le président remet le volume de mélanges publié à cette occasion. Mme Rousset, M. Bordes, le Dr Delluc et M. Lagrange rappellent chacun ce que fut l'œuvre de M. Becquart tant à la tête des Archives départementales qu'au sein de notre compagnie. Le pot de l'amitié clôture la séance.

Monsieur le Conservateur,
Monsieur le Secrétaire général honoraire,
Cher collègue et ami,

Vous voilà revenu dans les murs de notre compagnie qui continuent à garder le charme discret des vieux hôtels du Puy-Saint-Front, pour une séance qui se veut ordinaire mais qui ne l'est pas tout à fait.

Vous pas se sont dirigés tout naturellement sur ces pavés de la rue du Plantier. Vous connaissez le chemin, depuis quelque quarante six ans. Très exactement ce jour de la Chandeleur 1950 où vous avez allumé votre bougie au calice de notre société. Vous aviez comme parrain Géraud Lavergne, notre ancien Secrétaire général. Il demeure, avec le docteur Lafon, Jean Secret, Marcel Secondat et bien d'autres, dans la mémoire de notre cœur.

Vous veniez de terminer brillamment vos études à l'Ecole des Chartes et votre thèse sur l'Abbaye cistercienne de N.D. des Prés avait été accueillie avec grande louange, sans pour cela atteindre votre jeune modestie.

Eo modestior quo doctior,

(Il est d'autant plus modeste qu'il est savant), ainsi le père de nos études latines, Petit manguin, illustrait-il les «propositions comparatives».

Arrivé chez nous en 1949, avec le titre «d'archiviste en chef» comme on disait à l'époque, il semble que vous ayez vite oublié l'Aube et la Champagne en découvrant le Périgord: Jadis aussi la Grèce avait conquis les conquérants romains.

De vos responsabilités, de vos activités, de votre présence et de vos conseils bienveillants, Alberte Sadouillet-Perrin, votre filleule, vous en a écrit dans les *Mélanges* et Jeannine Rousset en témoignera à l'instant. Mais c'est à François Bordes, votre successeur, qu'il appartiendra de dérouler le long métrage et les actualités de votre carrière.

Il est vrai que dans cette attachante maison de la place Hoche, après avoir promené votre sarrau gris et votre regard d'aigle dans la salle de lecture, décrypté un mot rebelle pour un lecteur embarrassé, vous saviez accueillir le novice hésitant dans ses premières recherches. Et, la porte bien refermée, vous livrer à ces travaux dont la liste est longue et fructueuse. Je ne retiendrai

que la rédaction de ces *Inventaires* qui ont permis et permettent encore aux chercheurs de retrouver, dans la jungle des paperasses, le sentier qui conduit au document recherché: J'ai encore dans l'oreille la confiance de notre collègue, l'Inspecteur d'académie Bonnichon: Et pour mon travail de recherche, il n'y avait pas encore «Inventaire Becquart...».

Un jour par mois, cependant, vous délaissiez vos liasses et vos classements: c'était celui de nos travaux. Sociétaire en 1950, vous deveniez six ans après, le Secrétaire général de notre compagnie et Directeur de notre *Bulletin*. Gilles Delluc, notre Président d'honneur, va évoquer combien pour lui, le conseil d'administration, nous tous, votre collaboration fut précieuse. Et c'est à Jacques Lagrange, votre successeur, qu'il appartiendra de vous présenter et de vous offrir le très remarquable numéro de *Mélanges* que vous n'avez pas encore trouvé dans votre boîte aux lettres.

Ces *Mélanges* ne sont pas, heureusement, ceux du songe d'Athalie: ce sont les *Mélanges Becquart*. Dans leur diversité, une vingtaine de nos collègues ont bien rempli leur partition. De la flûte douce jusqu'au grand jeu, sans oublier les anches, ni le viole de gambe que le sacristain de la Cité appelait le violet de jambe. L'harmonie est bonne, car, si j'ose dire, le bécarre a renforcé les bémols et atténué les dièses.

Ces articles sont enrichis d'un vitrail - celui de Saint-Cybard. Nous eussions pu choisir, cher Noël Becquart, une *nativité*; le vitrail de Mouleydier comporte une inscription: «Don de la paroisse». C'est un don de notre paroisse, une paroisse riche de quelque mille cinq cents membres qui ont voulu, à l'initiative du Conseil d'administration, garnir vos souliers de ce Noël d'avril.

Déjà l'Etat vous avait rendu hommage: un filet rouge et quatre fleurs épanouies à votre boutonnière. Nous en sommes fiers pour vous et pour nous.

*Praesul te decorans
Multos decoravit amicos.*

A notre gratitude, s'ajoute nos vœux: celui d'un automne agréable et serein, dans votre petite maison de l'impasse Pascal; celui d'une bonne santé, pour ces yeux que vous avez usés, comme Prunus, à la lecture des palimpsestes; celui de vous revoir souvent à nos séances.

Comment, avant que le Monbazillac n'enseille les verres, ne pas exprimer notre reconnaissance envers votre épouse? Elle est discrète et bonne. Elle a élevé avec vous des enfants qui sont votre fierté et votre bonheur. Je ne lui connais qu'un seul défaut: son profond attachement à notre sœur la Charente.

J'ai conscience, Monsieur le Latiniste, d'avoir bien usé de la langue de Virgile. Je vais persévérer doublement.

D'abord pour m'excuser de ce long propos. Nous avons appris tous deux, dans les règles de complément du comparatif, cet adage que nous reportions vers nos maîtres et que je m'attribue avec lucidité:

Senior erat et Loquator.

(Il était passablement âgé et quelque peu bavard). Pardon pour ce bavardage, de mon de Senectute à moi: c'était celui du cœur.

Enfin, il ne nous échappe pas que dans cinq ans, naîtra, pour nous deux, un demi-siècle d'appartenance à notre vieille société. Alors nous écouterons les préceptes du *Lévitique* et nous célébrerons notre jubilé: «Jour de Fête, Jour de Joie» où nous pourrions dire - car je connais vos sentiments - : *Haec est dies quam fecit Dominus. Alléluia!*

Pierre Pommarède.

ADMISSIONS DU 5 AVRIL 1995

- M. Labatut Cyrille, Les Laurents, 24230 Saint-Antoine de Breuilh, présenté par le père Pommarède et M. D. Audrière;
- Le général et la marquise de Cromières, Château de Cromières, 87150 Cussac, présentés par le père Pommarède et le général H. Delabrousse-Mayoux.

Le président,
Pierre Pommarède.

Le secrétaire général,
Dominique Audrière.

SEANCE DU MERCREDI 3 MAI 1995

Présidence du père Pommarède, président.

Présents : 108 - Excusés : 2.

Le compte rendu de la précédente séance est adopté à l'unanimité.

NECROLOGIE

Dr Roubinet.

ENTREES D'OUVRAGES

- *Généalogie de la Maison d'Abzac* (don de M. Arnaud d'Abzac) ;
- *La nutrition préhistorique*, par Gilles Delluc, éditions Pilote 24, Périgueux, 1995 (don des auteurs et de l'éditeur) ;
- *L'art français*, par André Chastel, éditions Flammarion, Paris, 1995 (don de Mme Chastel) ;
- *Recherche sur les meules de moulin des Hautes-Pyrénées*, par Paul Claracq, tiré à part du bulletin de la Société Ramond, 1994.

REVUE DE PRESSE

- Le Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord vient de publier le n°4 des *cahiers*, qui porte sur Bergerac, du Coulobre de saint Front au serpent de l'hérésie.

- Dans les *cahiers de la grande loge provinciale d'Occitanie*, on relève dans la livraison n° 17 d'octobre 1991 la reproduction de deux lettres du Frère Louis Mie et dans la livraison n°18 de mars 1992 une présentation de Léon Bloy.

- Dans le *bulletin* de la Société d'art et d'histoire de Sarlat n° 60, 1995, on relève notamment : *les fourches de Fourques* par Louis-François Gilbert, *Histoire de Sarlat et du Périgord Noir* (suite) par Mireille Bénéjean, quelques notes sur l'histoire de l'hôpital de Terrasson par René Larivière, *Le château disparu des Calvimont de Saint-Martial*.

- Dans *l'Agriculteur de la Dordogne* du 28 avril 1995, Jean-Louis Galet mentionne la belle présentation de papiers anciens faite par notre ami Gérard Mouillac à l'occasion du salon des collectionneurs de Bergerac.

COMMUNICATIONS

M. Becquart a tenu à remercier notre compagnie pour le volume de mélanges, qui lui a été offert. Mgr Delaporte, évêque de Cambrai et M. Faye nous ont communiqué le programme des manifestations qui doivent se dérouler à l'occasion du tricentenaire de l'arrivée de Fénelon à Cambrai.

Le père Pommarède a représenté notre compagnie à l'inauguration du musée de la carte postale, qui vient d'ouvrir ses portes à Saint-Pardoux-la-Rivière.

Le chanoine Jardel a relevé la prochaine mise en vente à l'hôtel Drouot d'un manuscrit de Léon Bloy intitulé *Le R. P. Judas*, d'une lettre de La Boétie du 21 décembre 1561 et d'un acte sous seing privé intéressant Michel de Montaigne.

Le Dr Delluc présente son dernier livre sur la nutrition préhistorique (éd. Pilote 24, Périgueux). Cet ouvrage est une approche à la fois médicale et anthropologique de la nutrition préhistorique. Il confronte les connaissances scientifiques des nutritionnistes et les données matérielles acquises par les préhistoriens.

Mme Favallier nous a adressé une note sur la statue Dordogne qui s'élève dans le parc du château de Versailles.

M. Lagrange a rendu visite au doyen de notre compagnie, le Dr Magimel, bientôt centenaire. Le Dr Magimel se souvient de quatre tableaux qui avaient été enlevés de la salle des séances du Conseil général. Ces toiles avaient été déposées dans le grenier de la préfecture, où elles pourraient toujours se trouver. M. Soubeyran se rendra sur place pour les étudier.

M. Audrierie a reçu de correspondants allemands 3 guides touristiques, édités en Allemagne et qui n'ont pas fait l'objet de traduction. Ces guides intéressent le Périgord et montrent combien leurs auteurs connaissent notre région dans le détail. Un de ces guides, partant du Périgord, n'hésite pas à poursuivre sa présentation jusqu'à la côte atlantique... belle extension pour notre Périgord.

A l'occasion de recherches aux Archives, le père Pommarède a retrouvé un prix fait pour la démolition des tours d'enceinte de Périgueux. Il a aussi pris une copie de plusieurs documents portant sur la Grande Mission, aujourd'hui citée administrative :

- une estimation des bâtiments en 1791 par l'architecte Lambert, mais la description qui est faite est difficile à lire ;
- une vente à la criée d'une maison du séminaire en 1791 ;
- un inventaire de la chapelle en 1793, montrant que la plupart du mobilier important avait disparu ;
- un inventaire de la Grande Mission en 1796, à la suite de l'emprisonnement dans le séminaire de militaires espagnols ;
- un décret de 1822 organisant l'installation de 72 soldats dans les bâtiments.

Le service des Impôts se propose de publier une monographie de la Grande Mission avant sa disparition.

M. Bessel présente la première partie de son travail sur Sarlat.

ADMISSIONS DU 3 MAI 1995

- M. Boutitie Jacques, Clos Foucaud, 33350 Flaujanès, présenté par M. J. Virecoulon et M. M.R. Jérémie-Vivien.

- Commandant Rouchaud Jean-Claude, 35, avenue de Saxe, 69006 Lyon, présenté par le colonel G. Pommarède et le père P. Pommarède.

Le président,
P. Pommarède.

Le secrétaire général,
D. Audrierie.

SEANCE DU MERCREDI 7 JUIN 1995

Présidence : P. Pommarède, président.

Présents : 104 - Excusés : 7.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté à l'unanimité.

NECROLOGIE

Commandant Barrier.

FELICITATIONS

Dr Chabane, nommé chevalier dans l'Ordre national du Mérite.

ENTREES D'OUVRAGES

- *Le guide de la Charente*, éditions Fanlac, Périgueux, 1995 (don de l'éditeur) ;
- *Etudes d'épigraphie médiévale*, par Robert Favreau, Limoges, 1995 ;
- *Archives de la France* sous la direction de Jean Favier, Tome I Ve-Xle siècles par Jean-Pierre Brunterc'h, éditions Fayard, Paris, 1995 (don de M. Fourmioux) ;
- *L'environnement cistercien de l'abbaye de Cadouin*, actes du 1er colloque, Cadouin, 1994 ;
- *Fénelon et la famille d'Estourmel*, par René Faille, les Amis de Cambrésis, Cambrai, 1995.

ENTREE DE DOCUMENT

- Etude sur Roux-Fazillac par le Dr Gay.

REVUE DE PRESSE

- *Les feuillets Sem* n°31, avril 1995, poursuivent l'étude de l'oeuvre du caricaturiste périgourdin.
- *Le Monde* du mercredi 26 avril 1995 rend compte, sous la plume d'Emmanuel de Roux, la réédition de *Préhistoire de l'art occidental* d'André Leroi-Gouzan, remis à jour par Brigitte et Gilles Delluc.
- *Le quotidien du médecin* du jeudi 18 mai 1995 s'intéresse à l'ouvrage des mêmes auteurs sur la nutrition préhistorique grâce à Marie-Françoise de Pange.

COMMUNICATIONS

Le président indique que « Aquil TV » se propose de faire une série de quatre émissions sur notre compagnie. (1)

1. Le président rappelle que le 12 juillet le marquis de Fayolle fera une conférence sur « la Fondation du vélocipède club et sur l'automobile club », et que la sortie d'automne du 10 septembre en matinée, conduira les membres de la S.H.A.P. à Saint-Pardoux-la-Rivière avec la visite du musée de la carte postale de M. Brives.

Mlle Barreau vient d'être embauchée par notre compagnie, au titre de C.E.S., pour aider à la saisie du bulletin.

Les travaux de nos membres sur les dossiers et relevés d'état-major, rapportés de Vincennes par notre président, avancent. Une réunion de travail est prévue après la séance. Les conclusions de ce dépouillement seront publiées dans le bulletin.

La sortie de printemps se déroulera le 24 juin prochain dans la Bouriane périgourdine. M. Louis-François Gibert, qui a préparé cette journée, en présente, à l'aide de diapositives, le programme et donne quelques jalons historiques: le château de Saint-Martial, l'église de Nabirat, celles de Saint-Aubin et de Gaumier, le château du Repaire, etc.

M. Alain Bernard et le photographe Lucien Roulland présentent leur dernier ouvrage *La Dordogne vue du ciel* (édit. Altitude, Paris, 1995). Ce bel album essaie de donner l'image du Périgord à chaque saison et aussi d'en recréer l'ambiance si particulière.

Le chanoine Jardel commente une lettre du maréchal Bugeaud, gouverneur d'Algérie, en date du 20 avril 1842.

M. Jacques Lagrange rappelle, à l'occasion des travaux d'aménagement qui viennent d'être réalisés, que la place de la Vertu à Périgueux portait anciennement le nom de place de la Verdu (le Verdun au XIIe siècle).

M. Louis Grillon donne le résultat de ses nombreuses recherches sur la fondation de l'hôpital de Brunet, plus connu sous le nom d'hôpital de Sainte-Marthe, à Périgueux. Aujourd'hui disparu, cet établissement a été fondé par Pierre Brunet ; on en possède le récit en 1552, dans le fonds Méridieu. Pierre Brunet, connu depuis 1321, était chanoine et avait très à coeur les intérêts de la collégiale, surtout en matière de justice. Violent, il savait aussi être généreux. C'est ainsi qu'il se fit donner une maison pour nourrir 5 pauvres, puis 13. Par la suite, il fit l'acquisition d'une parcelle près du moulin de Saint-Front et y fit construire un bâtiment pour les pauvres. Une vigne et des champs en dépendaient. Il fonda un autel dédié à sainte Marthe dans la collégiale. Puis il légua ce premier hôpital avec ses biens au chapitre, qui devait en assurer la gestion et nommer un aumônier. Cet hôpital est donc bien antérieur à l'installation de la congrégation de Sainte-Marthe.

Le président,
P. Pommarède.

Le secrétaire de séance,
J. Rousset.

2. Mme J. Rousset complète sa conférence donnée sur Jules Secrestat (1822-1905, ce Montignacois génial distillateur de Bordeaux - Bitter Secrestat, Toni kola - propriétaire du château de Lardimalie, Saint-Pierre-de-Chignac). Au château, un lustre de Sadi Carnot, ancien président de la République, témoigne qu'une petite-fille de ce dernier, Marie-Thérèse Cunisset-Carnot a épousé en 1912 Georges Secrestat-Escande, petit-fils du riche industriel. Son fils, Jules Secrestat, en 1903, inventa l'ancêtre du camping-car, une roulotte ultra-moderne en acajou superbement aménagée pour le tourisme et que le célèbre constructeur bordelais Lafitte carrossa d'un moteur Panhard de 20 cv.

Le Périgordien VI de l'Abri Pataud Les Eyzies-de-Tayac

par Roland NESPOULET

1. Introduction

L'industrie lithique de la couche 3 (Périgordien VI) de l'abri Pataud a fait l'objet de deux études typologiques antérieures.

La première, de Rudolf Berle Clay (Clay, 1968), compare l'industrie de la couche 3 (notamment : burins, grattoirs et pièces à dos) de l'abri Pataud avec les couches B et B' (stratigraphie Peyrony) de Laugerie-Haute Est. Selon Clay, le Périgordien VI de l'abri Pataud correspond à une phase ancienne et celui de Laugerie-Haute Est à une phase plus récente, l'évolution entre les différents stades étant caractérisée par une diminution du nombre des grattoirs et des burins et une augmentation de celui des pièces à dos.

La deuxième, de Harvey M. Bricker et Nicholas David (Bricker, David, 1984), se base sur la méthode de l'analyse d'attributs mise au point notamment par le professeur Hallam Movius et ses collaborateurs (Movius et coll., 1968).

Cette étude approfondie de l'outillage lithique de la couche 3 montre que le Périgordien VI de l'abri Pataud est caractérisé par un nombre important de microgravettes, un indice de grattoirs inférieur à celui des burins et surtout par l'importance numérique des burins sur troncature, qui sont les mieux représentés parmi tous les types de burins.

Bricker et David concluent que le Périgordien VI de l'abri Pataud a une parenté typologique avec le Périgordien IV (couche 5) mais présente une rupture avec l'occupation précédente (couche 4, Périgordien V ou Noaillien) et avec l'occupation suivante (Périgordien VII ou Protomagdalénien).

La présente étude tente de tirer profit de la quantité importante d'industrie lithique correspondant au Périgordien VI de l'abri Pataud, ainsi que de la précision des observations stratigraphiques et planimétriques effectuées lors des fouilles.

Elle est basée en grande partie sur l'observation des pièces et la détermination typologique. L'aspect technologique, bien que présenté ici, sera plus largement développé dans de prochaines études ⁽¹⁾.

2. Présentation

Le gisement préhistorique de l'abri Pataud en Dordogne, propriété du Muséum National d'Histoire Naturelle, est situé sur la rive gauche de la Vézère, aux Eyzies-de-Tayac, à mi-chemin entre le célèbre abri Cro-Magnon (250 m en amont) et le château des Eyzies (Musée National de Préhistoire).

Découvert à la fin du siècle dernier par son propriétaire, Martial Pataud, l'abri Pataud a fait l'objet de plusieurs fouilles limitées jusqu'au début de ce siècle (Delluc, 1986, 1991a et b ; Nespoulet 1993) et d'une fouille méthodique, de 1958 à 1964, par le professeur américain H.L. Movius.

Quatorze niveaux principaux d'occupations se succèdent sur 9,25 m de remplissage. Les niveaux les plus bas correspondent à l'Aurignacien (9 niveaux : Aurignacien ancien à évolué). Le milieu de la séquence est occupé par les niveaux gravettiens (4 niveaux : Périgordien IV, V ou Noaillien, VI et VII ou Protomagdalénien). Les derniers niveaux sont attribuables au Solutréen moyen.

3.1.

Stratigraphie de la couche 3

Figure 1

Le dépôt correspondant à la couche 3 est précédé par l'*éboulis 3-4 red* ⁽²⁾.

La couche 3 est subdivisée en éboulis (*éboulis*) et lentilles (*lens*).

- *Eboulis 3-4 yellow*, stérile, est marqué par un effondrement partiel du toit de l'abri.

- La première occupation, *lens 4*, apparaît dans la partie nord de la zone (tranchée VI). La faible quantité de matériel archéologique récolté laisse supposer qu'il s'agit du bord d'un habitat situé plus au nord, dans la partie non fouillée.

1. Nous poursuivons actuellement une thèse au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris sur l'outillage lithique de l'Abri Pataud. L'étude technologique est donc en cours.
2. Une partie de la terminologie en anglais a été conservée; elle apparaît en italique.

Abri Pataud

Coupe schématique de la couche 3 et des sous-niveaux adjacents

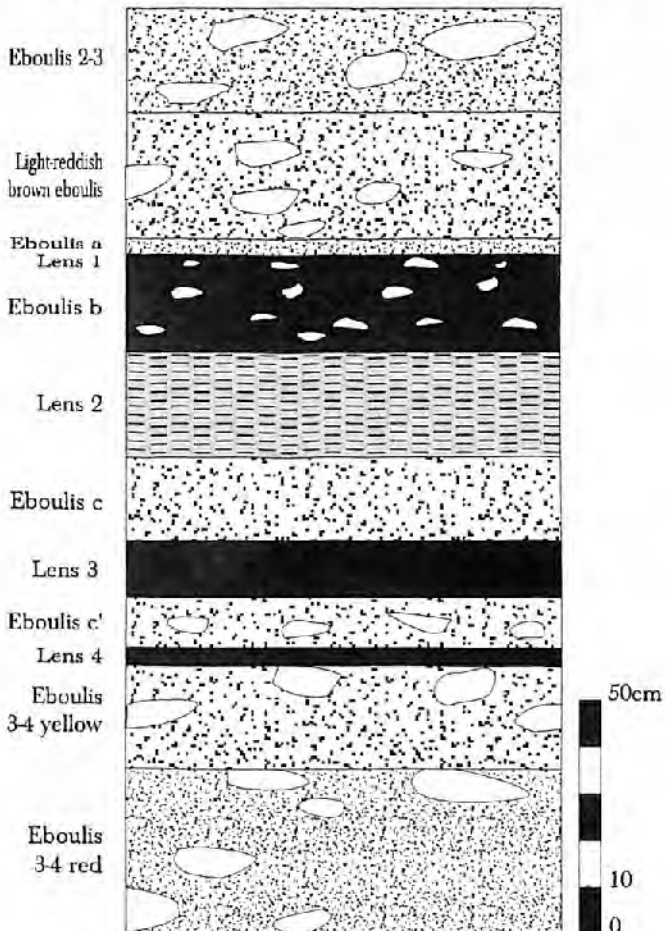


Figure 1

- Séparée de la *lens* 4 par un petit éboulis stérile : *éboulis c'*, l'occupation suivante : *lens* 3, présente les mêmes caractéristiques archéologiques et topographiques.

- L'occupation principale : *lens* 2, qui s'étend sur toute la largeur de la zone fouillée (tranchée I à VI) est séparée de la *lens* 3 dans la partie nord par un éboulis ayant livré un peu de matériel archéologique : *éboulis c*. Elle est subdivisée en trois lentilles : *lens* 2 a, *lens* 2 b et *lens* 2 (main occupation).

- Superposé à la *lens* 2 sur toute la largeur de la zone fouillée, l'*éboulis b*, a été considéré par Movius comme un niveau presque stérile, sans structure d'habitat observable. Nous avons pourtant retrouvé une industrie lithique relativement abondante attribuée à ce sous-niveau.

- La dernière occupation de la couche 3 : *lens* 1, apparaît dans la partie sud de la zone fouillée (tranchées I et II). Elle n'a livré que peu de matériel archéologique.

- La couche 3 se termine par un dépôt stérile : *éboulis a*, présentant les mêmes caractéristiques topographiques que la *lens* 1.

- La couche 3 est séparée de la couche 2 par deux éboulis stériles : *light reddish-brown éboulis* et *éboulis 2-3*.

3.2. Données sédimentologiques

L'étude sédimentologique de William Farrand (Farrand, in Movius, 1975) a montré les variations climatiques suivantes :

- L'*éboulis 3-4 red* s'est formé sous un climat chaud et humide.

- La totalité des dépôts de la couche 3 s'est formée sous un climat froid et sec.

- A la fin du dépôt de la couche 3, on assiste au retour temporaire d'un climat plus doux.

3.3. Datations de la couche 3 par la méthode du ^{14}C

Au total, 50 datations ont été effectuées sur des prélèvements de l'abri Pataud. Une première série de 34 dates a été produite par le laboratoire de Groningen (Movius, 1971) et une deuxième série de 16 dates par le Laboratoire d'Oxford (procédé : «accélérateur - spectromètre de masse») (Bricker et Mellars, 1987). La moyenne des 8 dates retenues pour la couche 3 donne un âge de $23\,180 \pm 460$ ans B.P.¹⁰.

3. Les 8 dates retenues sont:
(GrN=Groningen et OxA=Oxford)
Lens 2 : GrN-1892 : $21\,540 \pm 160$ BP / GrN-4506 : $22\,780 \pm 140$ BP / GrN-4721 : $23\,010 \pm 170$ BP
Lens 2a : OxA-163 : $23\,180 \pm 670$ BP / OxA-164 : $24\,250 \pm 750$ BP / OxA-165 : $24\,440 \pm 740$ BP
OxA-599 : $21\,740 \pm 450$ BP / OxA-686 : $24\,500 \pm 600$ BP.

3.4. Données palynologiques

Selon Joackim J. (Donner, *in* Movius, 1975), l'analyse pollinique de la couche 3 révèle un environnement de type forêt steppique où domine le pin, avec la présence de chênes et de bouleaux.

3.5. Données fauniques

Jean Bouchud, dans son étude des faunes de la couche 3 de l'abri Pataud (Bouchud, *in* Movius, 1975), a déterminé les espèces suivantes de grands mammifères :

- 85,7 % de la faune étudiée est du Renne (*Rangifer tarandus*),
- présence du Bos sp., du Cheval (*Equus caballus*), du Mammoth (*Elephas primigenius*), du Sanglier (*Sus scrofa*), du Cerf élaphe, du Chevreuil, du Bouquetin et du Chamois,
- présence du Lion des cavernes, du Loup et du Renard roux.

3.6. Industrie osseuse

Harvey M. Bricker et Nicolas David (Bricker, David, 1984) ont dénombré 145 objets travaillés en os, bois et ivoire.

Les sagaies sont les plus nombreuses ($n = 38$), la majorité d'entre elles sont longues et fines, à section circulaire (dim. max. : 18,4 cm), les autres sont courtes et larges, à section sub-rectangulaire.

Les lissoirs ($n = 29$) et les allènes ($n = 25$) sont ensuite les plus nombreux.

3.7. Art

La couche 3 est l'une des plus riches en vestiges artistiques de l'abri Pataud. Une représentation de femme, gravée sur un fragment de calcaire, est la pièce la plus connue. Mais de nombreux autres vestiges ont également été retrouvés : plaquettes peintes et gravées (vestiges d'une décoration pariétale de l'habitat), petits galets ornés, blocs calcaires mobiliers et immobiliers gravés (Movius, 1977).

3.8. Structure d'habitat de la couche 3

Figure 2

Décrit comme une véritable «cabane» par le professeur Hallam Movius (Movius, 1977), l'habitat de la *lens* 2 s'étendait sur toute la largeur de la zone fouillée, de la tranchée I à VI. Limité aux carrés E, F et G, c'est-à-dire au fond de l'abri, il comportait 5 foyers alignés (*hearth A à E*). Une zone sans objets à l'extrémité sud (tranchée II) correspondait peut-être à l'entrée. Movius pensait qu'une structure en matériaux périssables s'appuyait sur les très gros blocs effondrés (carré F) et

ABRI PATAUD Plan de la couche 3, Lens 2 : occupation principale
Répartition spatiale de l'outillage lithique (*fond de plan d'après Moulin, 1977*)

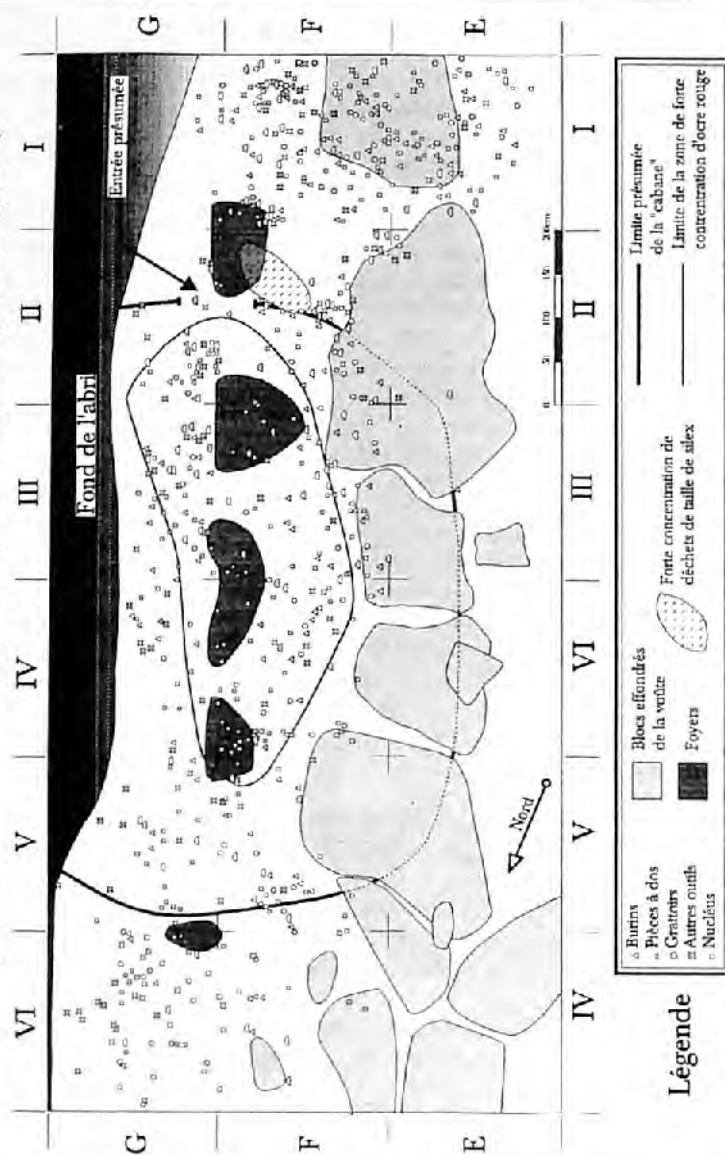


Figure 2

contre le fond de l'abri. Il a publié un plan en 1977 (*ibid.*), où les découvertes et observations essentielles sont mentionnées. En utilisant les fiches-objets Movius, nous avons placé tous les outils coordonnés sur ce plan. Nous avons ainsi pu faire les observations suivantes :

- la zone sans objets décrite par Movius apparaît nettement,
- la répartition des objets est assez uniforme dans l'habitat, débordant largement la limite hypothétique de la «cabane» décrite par Movius. Toutefois, très peu de burins et de pièces à dos se trouvent hors de cette limite, contrairement aux grattoirs et aux nucléus,
- une zone de concentration avec plus de nucléus se situe à l'extrémité sud de l'habitat, à proximité de l'entrée supposée par Movius.

4. Les supports de l'outillage

4.1. Indice laminaire

L'outillage de la couche 3 est caractérisé par un indice laminaire élevé : 77,5 % des outils sont façonnés sur lame. Cet indice le place sans conteste dans le groupe Périgordien final (ou Gravettien récent) du Périgord. A titre indicatif, Pierre-Yves Demars présente un indice laminaire variant de 70 % à 90 % de la phase moyenne à récente du Gravettien du Périgord (Demars, 1989).

4.2. Matières premières

Afin de simplifier l'exposé, les types de silex que nous avons observés lors de notre étude ont été regroupés en deux classes :

- les silex exogènes, dont les lieux de récolte sont situés à plus de 30 km de l'habitat. Les déplacements parfois importants effectués par les gravettiens (jusqu'à 50 km) sont justifiés par la bonne qualité de ces silex,
- les silex locaux, dont les lieux de récolte sont situés à moins de 30 km de l'habitat. Il s'agit la plupart du temps de silex de moins bonne qualité, mais de collecte plus aisée.

Les silex exogènes représentent en moyenne 25 % de l'outillage. Il est à préciser que 35 % des burins ont été façonnés sur des supports en silex exogènes. Cela est sans nul doute la marque d'un choix par les tailleurs gravettiens.

5. Typologie de l'industrie lithique

5.1. Présentation générale

Au total, 1.325 pièces ont été étudiées, dont 1.319 qui apparaissent dans les décomptes typologiques et six autres pièces :

- trois fragments de burins ne pouvant être classés,

- un chopper en quartz,
- Un petit biface triangulaire de type Moustérien.
- un fragment de gros biface très patiné de type Acheuléen.

Les autres types d'outils les plus fréquents sont, dans l'ordre décroissant :

- les burins (29,80 %)
- les microgravettes (17,82 %)
- les grattoirs (16,15 %)
- les pièces à encoche ou denticulées (14,56 %).

5.1.1. Burins

Les burins sur troncature sont de loin les plus nombreux (51 %). Viennent ensuite, par ordre décroissant : les burins multiples (17 %), sur cassure (14 %), sur troncature double (12 %) et les burins dièdres (6 %). Signalons la présence de deux burins de Noailles.

5.1.2. Pièces à dos

Les microgravettes sont les plus nombreuses (69 %). Les lames à dos et les pointes de la Gravette sont en nombre relativement important (11 et 10 %). Les lamelles à dos représentent 6 % et les lamelles à dos tronquées 4 %.

5.1.3. Grattoirs

Les grattoirs minces sont les plus nombreux (56 %), viennent ensuite les grattoirs épais (37 %) et les grattoirs doubles (7 %).

L'observation de la morphologie des fronts de grattoirs indique une forte proportion de grattoirs avec un front rond (46 %). Les grattoirs avec un front plat, proche de la morphologie du front rond, représentent 25 % de ce type d'outil. Enfin, 16 % sont des grattoirs déjetés.

Le nombre de grattoirs circulaires relativement important (6 %) est à mettre en relation avec le nombre élevé de grattoirs façonnés sur éclats (43 % pour les grattoirs contre 15 % pour les burins).

5.2. Evolution typologique au cours des occupations de la couche 3

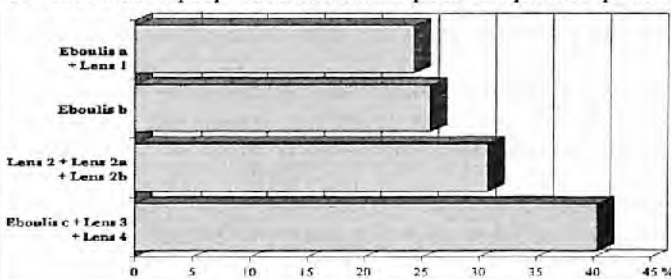
Figure 3

Les pourcentages exprimés dans la figure 3 ont été calculés pour chaque type d'outil sur la somme de l'outillage pour chaque occupation.

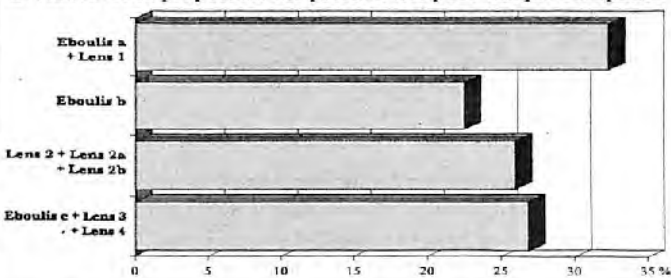
Remarque : des regroupements stratigraphiques avaient été effectués par Movius (Movius, 1977):

ABRI PATAUD Couche 3, Périgordien VI

Evolution de la proportion des burins pour chaque occupation



Evolution de la proportion des pièces à dos pour chaque occupation



Evolution de la proportion des grattoirs pour chaque occupation

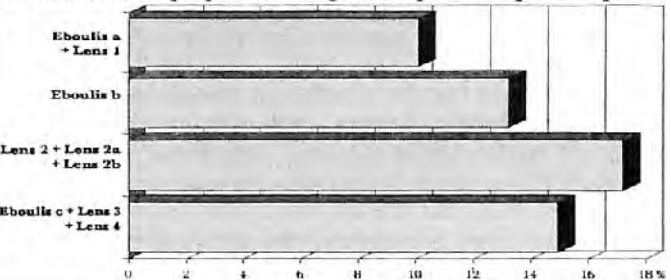


Figure 3

- l'*éboulis a* était associé à la *lens 1*.
- la *lens 2 (main occupation)*, la *lens 2a* et la *lens 2b* étaient regroupés en *lens 2*.

Nous avons conservé ces regroupements ;

- la subdivision *éboulis b* a été conservée.
- les subdivisions *éboulis c*, *éboulis c'*, *lens 3* et *lens 4*, situées au-dessous de la *lens 2*, ont été regroupées.

Entre la première et la dernière occupation de la couche 3, on observe :

- une diminution continue de la proportion de burins, qui passe de 40,3 % à 24,2 %. La proportion des burins sur troncature passe de 26,8 % à 11,1 %, celle des burins dièdre passe de 1,5 % à 3 % dans le même temps,
- une diminution de la proportion des pièces à dos jusqu'à l'*éboulis b* (de 26,9 % à 22,5 %). Leur proportion augmente sensiblement dans l'ensemble «*éboulis a + lens 1*» (32,3 %). Il est à noter que, parmi les pièces à dos, la proportion des pointes de la Gravette passe de 1,5 % à 2,4 % entre l'ensemble «*éboulis c + lens 3 lens 4*» et augmente brusquement dans l'ensemble «*éboulis a + lens 1*» (8,1 %),
- une réduction de la proportion de grattoirs, avec toutefois une augmentation dans l'ensemble «*lens 2 + lens 2a + lens 2b*» (17,2 % contre 12,8 % en moyenne pour les autres ensembles).

5. Conclusion

Près de 30 ans après la fin des fouilles du Professeur Hallam Movius, des informations nouvelles ont pu être exploitées, et ceci grâce à la très bonne qualité du travail de terrain effectué par l'équipe franco-américaine. L'appartenance de la couche 3 au Périgordien supérieur final (Périgordien VI) a été confirmée dans tous ses aspects principaux (indice laminaire élevé, nombre de burins sur troncature supérieur à tous les autres burins, importance du nombre de microgravettes).

L'étude de l'évolution des proportions de l'outillage au cours des occupations successives nous a apporté des renseignements nouveaux.

La proportion du nombre de burins est en constante diminution comme, dans une moindre mesure, celle des grattoirs. Parallèlement, la proportions de burins sur troncature, type d'outil caractéristique de cette phase du Périgordien supérieur, diminue au profit des burins dièdres.

La proportion des microgravettes diminue au cours du temps (sauf dans la dernière occupation).

Toutefois, la dernière occupation est caractérisée par une inflation des microgravettes et surtout des pointes de la Gravette. Ces modifications ne sont pas sans évoquer des habitudes technologiques différentes au sein d'une même tradition typologique.

Il est à espérer que ces observations sur la couche 3 de l'abri Pataud viendront enrichir les études en cours et à venir sur le gravettien dans le Sud-Ouest et aideront à mieux comprendre l'évolution régionale de cette culture riche et complexe.

R.N.⁽⁴⁾

4. Roland Nespoulet, Laboratoire de Préhistoire de l'Abri Pataud, 24620 Les Eyzies-de-Tayac: le texte que nous présentons ici est la synthèse d'une étude réalisée dans le cadre du DEA «Quaternaire: Géologie, Paléontologie Humaine, Préhistoire» à l'Institut de Paléontologie Humaine, Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris, sous la direction de Henry de Lumley. Nous le remercions d'avoir bien voulu diriger notre travail et permis d'étudier le matériel archéologique conservé au Laboratoire de Préhistoire de l'Abri Pataud. Nous remercions également toutes les personnes qui nous ont aidées à réaliser ce travail.

BIBLIOGRAPHIE

BRICKER Harvey M., DAVID Nicholas :

1984 : The Perigordian VI (Level 3) assemblage, Excavation of the Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), *Bulletin of the American School of Prehistoric Research, Peabody Museum, Harvard University*, 34, 109 p., ill.

BRICKER Harvey M., MELLARS P.A. :

1987 : Datation C14 de l'Abri Pataud (Les Eyzies, Dordogne) par le procédé «Accélérateur-spectromètre de masse», *L'Anthropologie*, T. 91, n° 1, p. 227-234.

CLAY Rudolf Berle :

1968 : The Proto-magdalenian culture, *Southern Illinois University, Ph. D.* (University Microfilms, Inc., Ann Arbor, Michigan), 513 p., ill.

DELLUC Brigitte et Gilles :

1986 : Un bouquetin sculpté de style solutréen dans la cave troglodytique Pataud (Les Eyzies, Dordogne), in : *L'Anthropologie*, Tome 90, numéro 4, Paris, p. 603-612, 7 fig.

1991a : *L'Art pariétal archaïque*, XXVIII suppl. à Gallia Préhistoire, Paris, Ed. du CNRS, 393 p., 235 fig., V tabl.

1991b : L'Abri Pataud, in : J.P. Rigaud, informations archéologiques de la circonscription d'Aquitaine, *Gallia Préhistoire*, p. 21-22, 1 fig.

DEMARS Pierre-Yves :

1989 : L'indice laminaire de l'outillage dans le Paléolithique supérieur en Périgord, *Paléo*, n° 1, p. 17-30, 3 fig., V tabl.

MOVIUS Hallam Leonard Junior :

1971 : Radiocarbon dating of the upper Palaeolithic sequence at the Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), in : *The origin of Homo Sapiens (Ecology and Conservation)*, UNESCO, p. 253-259.

1975 : Excavation of the Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne). Stratigraphy, *Bulletin of the American School of Prehistoric Research, Peabody Museum, Harvard University*, 30, 165 p., ill., plans.

1977 : Excavation of the Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), Contributors, *Bulletin of the American School of Prehistoric Research, Peabody Museum, Harvard University*, 31, 305 p., ill., tabl., plans.

MOVIUS Hallam Leonard Junior Nicholas, BRICKER Harvey M., CLAY Rudolf Berle :

1968 : The analysis of certain major classes of upper Paleolithic tools, *Bulletin of the American School of Prehistoric Research, Peabody Museum, Harvard University*, 26, 58 p., ill.

NESPOULET Roland :

1993 : Le Solutréen de l'Abri Pataud (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne), *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, Tome CXXII, p. 499-518, 4 fig., 2 tabl.

Au château de la bastide de Molières

par Pascal RAUX

Si la bastide de Molières est la plus petite du Périgord, elle n'en est pas moins l'une des plus intéressantes avec son unique maison à cornières, et surtout le "château fort" que nous évoquons dans cet article.

La "ville neuve" semble avoir été bâtie en 1213; il faudra attendre 1310 pour voir apparaître les premières fortifications.

Au centre de l'édifice se trouve une tour carrée que nous appellerons donjon et que J. Gardelles nous dit être le local ayant servi de prison en 1314. La salle dont nous allons parler étant le soubassement actuel de cette dite tour peut être considérée donc comme une basse fosse.

A l'intérieur de cette salle voûtée, ouverte aujourd'hui par une brèche dans le mur sud, se trouvent plusieurs éléments de peintures murales représentant deux figures du Christ, des orants, plusieurs soldats armés, un curieux personnage à queue de sirène, ce qui semble être tout à fait inhabituel pour une basse fosse ou une prison; vues par Gilles Delluc ("dessins assez grossiers"), ces peintures sont actuellement relevées par Claire Veaux.

C'est en étudiant nous-mêmes ces peintures sur place sous la conduite éclairée de Elise Pampouille, adjoint à la mairie pour la Culture, que nous avons découvert une gravure située au ras du sol.

Cet anthropomorphe ne pourrait être assimilé à un Christ qu'avec beaucoup d'imagination, le bras droit est bien lisible, à gauche quatre "signes"... bras ou traits. Celui du bas, inscrit dans un segment de cercle pourrait être un bouclier et une hache, mais les cheveux "au vent", donc l'absence de casque, nous laisse dubitatifs sur l'interprétation d'un soldat. Il semble vêtu d'une espèce de jupe barrée de signes géométriques. L'incision est nette et profonde, les deux cupules au niveau de la poitrine pourraient être des seins.

Le plus surprenant est la situation de cette gravure dans le donjon : au ras du sol sur le mur ouest, sur une seule pierre de 17 cm X 18 cm.

Notons que, lors d'un sondage pour la sécurité, une longue barre de fer se serait enfoncée profondément dans le sol, laissant présager une salle ou un vide souterrain. Les travaux et recherches que doivent mener les propriétaires et nos amis de l'Association de la bastide de Molières nous permettront peut-être de replacer cette gravure dans un contexte plus précis.

P.R.

BIBLIOGRAPHIE

VEAUX Claire : *"Molières, sept siècles déjà"...* édité par la commune de Molières.

GARDELLES (J.) : *Châteaux du Moyen Age dans la France du Sud-Ouest*, Paris, Arts et Métiers graphiques.

DELLUC (Gilles) : *B.S.H.A.P.*, tome 108, 1981, p. 303.

Le prieuré de Saint-Rabier et ses chapiteaux (suite)

par François LE NAIL

Le prieuré de Saint-Rabier - dont nous avons précédemment dans cette revue tenté d'éclaircir les origines et l'histoire - a laissé d'incontestables témoins: une douzaine de chapiteaux et, parmi eux, huit qui présentent un grand intérêt de par la qualité de leur décor sculpté.

En les comparant à des chapiteaux de factures très proches qui, en France ou en dehors de nos frontières, ont pu être datés avec une certaine exactitude, nous voudrions essayer de les situer dans le temps, en relation avec le prieuré qui les a sans aucun doute abrités et qui est nommément désigné par le pape Eugène III dans une bulle de 1153.

Des chapiteaux «de mauvais goût»...

Entre 1824 et 1828, Joseph de Mourcin écrivit sous le titre *Notes de voyages en Périgord* les premières observations que nous possédons touchant les chapiteaux de Saint-Rabier, notes qui furent publiées à partir de 1874 par notre Bulletin dix-huit mois après sa mort.

* Voir B.S.H.A.P. tome CXXI, année 1994, 4e livraison, pp. 509 à 520.

En voici le texte qui nous paraît aujourd'hui quelque peu surprenant, mais dont il ne faut pas oublier qu'il a été écrit il y a 170 ans! «Dans cette église est un joli chapiteau à feuillage qui peut appartenir au VIII^e ou IX^e siècle. Il a un pied 5 pouces de diamètre; un autre qui sert de base à une croix d'un pied 10 pouces. Chapiteau-pilastre 1, 3, 6, forte saillie. Tous les chapiteaux dispersés dans l'église et dans le bourg paraissent avoir appartenu à une église et sont tous de la même époque: base lisse, mauvais goût, peut-être du XI^e siècle».

Dans son *Histoire et géographie des dix-sept communes du canton de Terrasson*, Victor Grand, instituteur, écrivait de son côté en 1889 que, dans cette église, il avait remarqué qu'un «joli chapiteau» soutenait le bénitier, reprenant les commentaires de Mourcin et publiant un dessin de médiocre qualité, mais fort intéressant.

Sous la mention «chapiteau servant de base au bénitier de l'église de Saint-Rabier», ce dessin figure dans la monographie consacrée à notre paroisse par le chanoine Brugière, à la page 283 du tome I de *L'ancien et le nouveau Périgord*. L'illustration de Victor Grand n'en serait qu'une copie.

Il s'agit visiblement du chapiteau qui, actuellement, en 1995, constitue l'unique bénitier de l'église, évidé pour contenir l'eau bénite. Mais ce chapiteau - soubassement a repris sa position initiale, architecturale, alors que le dessin du chanoine Brugière nous montre qu'il avait été posé à l'envers, pour supporter un bénitier monolithe, cylindre légèrement bombé, ne présentant aucune décoration et qui, lui, a disparu.

Puis, à l'initiative de Jean Secret, l'arrêté de classement du 9 juin 1948^(*) - je l'ai dit au début de ma première communication - porte sur «sept chapiteaux romans du XII^e siècle». Six sont conservés dans l'église, un à l'extérieur. On en connaît deux autres qui n'ont pas fait l'objet de classement.

Le 29 mai 1904, Mgr Delamairie, évêque de Périgueux et Sarlat, vint consacrer «l'église restaurée», lit-on dans *La Semaine Religieuse* du 4 juin 1904, église plus exactement reconstruite dans des conditions difficiles au cours des dix années antérieures. «Si l'on en juge par les superbes chapiteaux, les bénitiers et les débris sculptés éparés çà-et-là, l'église primitive dut être bien belle», écrit le reporter ecclésiastique, en ajoutant ces mots désabusés : «Mais le temps et aussi les hommes passèrent par là, en sorte que de l'antique splendeur il ne restait plus que des ruines lamentables...».

Si les ruines du prieuré roman ont servi de carrière, comme il est habituel, aux différents bâtisseurs de la paroisse, il est curieux de constater que les maisons du bourg ne comportent pas apparemment de

^{*} Immeubles protégés au titre de la législation sur les monuments historiques et sur les sites au 1^{er} août 1980 et secteurs sauvegardés, document rédigé pour la Dordogne par le Service départemental de l'Architecture, ministères de l'Équipement, de la Culture et de l'Environnement, Périgueux, p. 64.



SAINT-RABIER

L'église de Saint-Rabier en 1994. On remarque les quatre baies campanaires obturées à la fin du siècle dernier.

pierres de réemploi intéressantes dont on puisse rattacher l'origine à l'église prieurale. Pourquoi n'a-t-on sauvé, au cours des siècles, que neuf chapiteaux, lesquels sont en parfait état de conservation, et n'est-il plus possible de trouver ça-et-là, incorporés dans l'église actuelle et les constructions avoisinantes, d'autres vestiges même beaucoup plus modestes ou en moins bon état ? Nul ne peut pour l'instant apporter de réponse à cette question embarrassante.

Sept chapiteaux classés

Examinons de plus près ces chapiteaux survivants. Ils peuvent se classer en deux groupes très différents en fonction de leurs volumes et des caractères de leur sculpture.

Quatre chapiteaux ont des dimensions moyennes et présentent une grande similitude d'ornementation, deux dans l'église et deux chez des particuliers. Ils ont tous quatre la particularité de ne pas - ou plus exactement de ne plus - posséder de tailloir et de reposer sur un astragale qui est un plateau circulaire de 150 cm de circonférence et de 7 cm d'épaisseur. «Reposer» est une façon de parler, car bien entendu chapiteau et astragale sont taillés dans un seul bloc de pierre.

Chacun de ces quatre chapiteaux, en belle pierre calcaire blanche, comporte trois faces sculptées, la quatrième étant originellement appuyée contre le mur de l'édifice. Sa hauteur est de 39 cm, de 46 astragale compris. L'ensemble des quatre faces ne constitue pas un cube aux arêtes bien délimitées, sauf sur la partie sommitale correspondant à la naissance du tailloir, parce que le décor sculpté en méplats profonds débord harmonieusement aux angles pour former sur les trois faces une succession d'acanthes entrelacées et opposées, sans solution de continuité.

Deux de ces chapiteaux ont intelligemment été affectés il y a une trentaine d'années au support d'une grande et lourde dalle de pierre du pays pour constituer un autel correspondant aux normes du Concile Vatican II, Colonnes et pseudo-tailloirs étant créés par des tailleurs de pierre locaux.

Nous retrouvons un chapiteau identique sur la terrasse du Mas, autrefois propriété de la famille de Nicolas du Plantier. En 1595, Pierre de Nicolas du Plantier, fils du seigneur de Vaures (paroisse de Saint-Martial-Laborie), épousa la fille unique du seigneur du Mas, nous dit l'*Armorial de la noblesse du Périgord* de Froidefond de Boulazac; et cette famille du Plantier vécut sans interruption à Saint-Rabier jusqu'en 1950. Le chanoine du Plantier s'y était éteint en 1943, à l'âge de 90 ans. Prénommé Marc, il avait été préfet de discipline du collège Saint-Joseph de Périgueux et curé-doyen de Montpon. Son cousin plus âgé, Mgr Ludo de Nicolas du Plantier naquit au Mas en 1838 ; archiprêtre de Saint-Front, vicaire général durant 22 ans, puis prélat romain, il

mourut en 1922 au Mas où il s'était retiré, à l'âge de 84 ans. En 1902, il avait fait don d'un autel à l'église reconstruite de Saint-Rabier et c'est à cette époque que lui fut offert par la paroisse un des chapiteaux errants qu'il plaça à l'entrée de sa propriété en le faisant surmonter d'une croix de fonte.

Ce chapiteau subit quelques outrages sur la route, disparut sous les ronces et sa croix fut brisée. Il n'a pas quitté la propriété du Mas, mais y est dorénavant plus en valeur et mieux protégé. Le quatrième surmonte le pilier d'un portail métallique, en bordure de la route 704 qui traverse le bourg. Masqué par la végétation, il passe inaperçu.

Comme les précédents, les quatre autres chapiteaux conservés dans l'église n'ont pas ou n'ont plus de tailloirs. Ils présentent des volumes plus importants et des factures différentes. Leurs dimensions ne paraissent pas à la mesure d'un prieuré, mais plutôt à celle d'une abbaye. On ne peut imaginer pourtant de transfert de Terrasson ou d'ailleurs à Saint-Rabier et il faut conserver la certitude, même non confirmée, que ces chapiteaux ont fait partie intégrante du premier édifice religieux élevé sur ce terroir.

Le bénitier est constitué de deux chapiteaux de dimensions et de sculptures analogues, posés l'un sur l'autre.

Le chapiteau qui porte le bénitier proprement dit a 45 cm de hauteur et sa section sommitale est de 43 X 45 cm. Son astragale de 4 cm de hauteur a souffert et est en partie mutilé. Trois faces seulement sont sculptées, la quatrième est brute du fait qu'elle était accolée à un mur et non visible.

Chaque face est ornée du même décor floral, à savoir une acanthe constituée d'une tige, on pourrait dire d'un tronc ou d'un étui du sommet duquel sortent deux tiges opposées qui incurvent leurs trois brins vers le bas et se terminent par six feuilles plus ou moins lancéolées, creuses, s'enroulant pour remplir l'espace de part et d'autre du tronc. Derrière et devant celui-ci passent les tiges semblables, à trois brins, de deux acanthes opposées.

Le chapiteau supérieur est de dimensions légèrement plus élevées : 49 cm de hauteur et 52 sur 52 cm pour la section supérieure dans laquelle a été creusée une cuvette parfaitement circulaire de 35 cm de diamètre. Il n'a pas d'astragale et sa corbeille est évasée comme celle du chapiteau inférieur; sa circonférence à sa base est de 146 cm et à mi-hauteur de 198 cm. Les acanthes dont il est orné sur chacune des quatre faces constituent un décor parfaitement géométrique, reposant lui aussi sur l'art de l'entrelacs végétal, les tiges des deux acanthes, à trois brins, passant l'une sous l'autre de façon élégante.

Malgré la différence de traitement des éléments centraux de ces acanthes, ces deux chapiteaux présentent tant d'analogies qu'on les imagine supportés par des piliers voisins dans le sanctuaire disparu.

Les fonts baptismaux sont, eux, constitués de deux chapiteaux assez différents l'un de l'autre.

Celui qui sert de soubassement à la cuve baptismale présente quelque ressemblance avec les deux chapiteaux du maître-autel et les deux extérieurs à l'église. On retrouve sur ses flancs le même dessin de deux acanthes enlacées, mais leurs rameaux sont plats pour les quatre chapiteaux en question, alors qu'ils sont constitués sur celui-ci de trois brins profondément marqués, d'une largeur totale de 6 cm.

La hauteur totale de ce chapiteau inférieur est de 58 cm, son astragale mesurant 12 cm dont 7 cm pour la partie reposant sur le sol qui déborde largement et forme un cercle parfait, alors que la section supérieure de ce chapiteau est à peu près carrée; correspondant à la base de son tailloir inexistant, elle a des dimensions importantes: 58 cm sur 60.

Le chapiteau posé sur cette section est de taille plus modeste. Sa hauteur totale est de 47 cm, mais il est, à mi-hauteur, divisé par un bandeau carré en deux volumes dont l'inférieur a une section à peu près circulaire et le supérieur une section rectangulaire. Cette coupure horizontale en deux parties égales de la corbeille des chapiteaux est très fréquente au XI^e siècle, comme nous le rappelle l'abbé Jean Cabanot dans *Les débuts de la sculpture romane dans le sud-ouest de la France*.

Dépourvue d'astragale, la partie basse nous montre des acanthes opposées, mais non entrelacées, en décor continu à la partie faisant un angle. Les rameaux sont toujours à trois brins. La partie haute est ornée, elle, des seuls entrelacs de Saint-Rabier: série de cercles liés entre eux par une double tresse, à trois brins comme les cercles, se croisant à angles droits et passant sur ou sous les cercles.

Au carrefour d'une des rues du bourg et d'une rue conduisant à une maison du XIV^e siècle qu'on appelle aujourd'hui encore l'hôpital, sans doute parce qu'il s'agissait d'un hospice pour les pèlerins s'en allant vénérer la Vierge noire de Rocamadour ou le tombeau de saint Front, se dresse sur un socle important une croix de pierre monolithe comme il en existe encore, un certain nombre aux croisements des routes et chemins de cette commune. Reposant à l'envers sur une marche, sa base supportant l'entablement du monument, se présente un chapiteau de 54 cm de hauteur dont l'astragale d'une épaisseur de 8 cm est en partie détruit (voir photo de couverture).

Un foisonnement de feuilles d'acanthes remplit l'intégralité des trois faces du chapiteau dont l'aspect aurait gagné à être posé à l'en-droit. Ce chapiteau offre beaucoup d'analogies avec les précédents, mais sa facture paraît plus élaborée, plus élégante. Il est seul de son espèce.

La stylistique ornementale dans la sculpture romane

Et maintenant je voudrais essayer de donner une famille à ces chapiteaux orphelins, de les situer dans le temps. Il suffira pour cela, peut-être, de comparer leurs sculptures à celles des XI^e et XII^e siècles



Un des deux chapiteaux supportant le nouvel autel.

que certaines églises du Périgord ou d'ailleurs ont eu la chance de conserver sur des chapiteaux ou d'autres éléments d'architecture.

On sait que l'aniconisme était de règle dans le christianisme primitif. Il s'agissait de lutter contre l'idolâtrie gréco-romaine et de s'interdire toute représentation et vénération de figures humaines, sauf sur les sarcophages. Cela au moins jusqu'au Concile des évêques francs réunis à Paris en 825, qui jugea que l'image utilisée pour la gloire de Dieu et l'édification des fidèles pouvait être tolérée sans être entachée de paganisme.

Déjà le deuxième concile de Nicée avait en 787 décrété qu'une vénération mesurée des images était licite. Il n'en reste pas moins que pendant les deux ou trois siècles qui suivirent ces prises de position officielles, la plupart des sculpteurs continuèrent à recourir à une ornementation géométrique ou florale d'inspiration simple, mais aux variations inépuisables.

Les grands historiens de l'art, qu'il s'agisse de Lasteyrie, Focillon, Emile Mâle, Marcel Aubert, Baltrusaitis, Durliat, Oursel - et j'en passe - sont persuadés que plusieurs sources artistiques ont, de façon plus ou moins intense selon les auteurs, influencé les sculpteurs préromans et romans: l'art des chrétientés orientales de Syrie, d'Egypte, de Géorgie, d'Arménie, de Constantinople; l'Islam; l'Irlande; l'art carolingien...

A l'extrémité orientale de la chaîne pyrénéenne, tout près de la frontière franco-espagnole, on sait que l'église de San-Pedro de Roda fut consacrée en l'an 1022 par l'archevêque de Narbonne, métropolitain des diocèses catalans. Les chapiteaux de cette admirable abbatale présentent un décor végétal parfois somptueux, mais aussi des entrelacs de triples lianes ressemblant étonnamment à ceux du baptistère de Saint-Rabier.

De l'an mil aussi, un chapiteau de l'église d'Obarra, aux confins de l'Aragon et de la Catalogne, nous montre de larges rubans au relief accentué qui font penser au travail de nos quatre chapiteaux à décor d'acanthes.

Dans les Pyrénées Orientales, les frises de palmettes et fleurons des églises de Saint-Genis des Fontaines (prieuré édifié avec certitude en 1020) et de Saint-André de Sorède nous paraissent être d'une facture spécifiquement arabe.

Mais, pourrait-on rétorquer, la première croisade n'a commencé qu'en 1096, la prise de Jérusalem date de 1099, la seconde croisade a débuté en 1147... Comment nos sculpteurs auraient-ils pu s'inspirer de l'art musulman avant que s'accomplissent ces événements? Il ne faut pas négliger les grands pèlerinages d'Occident qui ont attiré les fidèles de Transcaucasie, nous dit en matière de réponse Henri Focillon, avant les relations entre les croisés et les barons arméniens de Cilicie; en sens inverse, des pèlerins de Terre Sainte ont pu visiter les églises bâties par les princes géorgiens au lendemain et suivant les étapes de la reconquête.

te de l'Islam. Car la Géorgie et l'Arménie ont fait, pour la décoration de leurs églises, grand usage du répertoire abstrait, particulièrement l'entrelacs et la décoration florale schématique qu'elles découvraient avec les vestiges de civilisations millénaires.

Et puis nombreux sont les historiens qui évoquent les églises chrétiennes tolérées dans les territoires espagnols conquis par les musulmans; les mozarabes ont sans doute transporté leurs talents d'architectes et de sculpteurs dans les terres reconquises du Léon et de la Castille au cours du X^e siècle et les ont introduits dans la Marche catalane, organisée par les Carolingiens après la prise de Barcelone en 801.

En tout état de cause, on ne conteste plus aujourd'hui que l'art islamique ait «rayonné sur l'Espagne chrétienne et sur la France du sud-ouest. Des deux côtés des Pyrénées, reliés par les chemins des pèlerinages, les ateliers de Galice et les ateliers du Languedoc ont certainement collaboré», nous dit Raymond Oursel.

L'église abbatiale Notre-Dame de Bernay, achevée au milieu du XI^e siècle, a conservé de beaux chapiteaux à palmettes et rinceaux dans son chœur et son transept dont certains font penser particulièrement à ceux du bénitier de Saint-Rabier. Louis Grodecki précise à leur sujet que «les creux ne sont plus défoncés perpendiculairement», comme sur les chapiteaux à acanthes de notre autel, «mais obtenus par des plans à la fois inclinés et arrondis», ainsi que nous le constatons dans le Rousillon de Saint-Genis des Fontaines et de Saint-André de Sorède.

Au musée municipal d'Issoudun, on peut admirer des chapiteaux provenant de la crypte de l'église Notre-Dame de cette ville, église si stupidement détruite en 1856 pour faire place au palais de justice. Ils présentent un épannelage analogue à celui des quatre gros chapiteaux de notre église, des rinceaux de palmettes très proches de forme, comme les compositions générales et la technique de sculpture, sans toutefois aucun recours aux entrelacs. Or on estime que cette crypte, contemporaine de l'abside de Bernay, était achevée avant 1050.

En évoquant les entrelacs, rinceaux et feuillages très stylisés des beaux chapiteaux de Saint-Savin-sur-Gartempe, Henri Focillon rappelle à quel point «le motif constitué par deux rinceaux adossés de part et d'autre d'un axe engendrent des variations ornementales nombreuses, dont la forme et les rapports réciproques se retrouvent dans la forme et les rapports d'un grand nombre de thèmes figurés de la sculpture romaine...». Et il insiste sur le fait que «l'art européen renonce à ce rythme de symétries par affrontement et par adossement après le XII^e siècle...».

Ayant avancé plus haut l'hypothèse que certains chapiteaux de notre prieuré présentaient entre eux tant d'analogies qu'on pouvait les imaginer supportés par des piliers voisins dans le sanctuaire disparu, je me sens conforté par le fait admis aujourd'hui des historiens spécialistes de ce sujet que, dans de nombreux sanctuaires de l'an mil, les chapiteaux étaient distribués par paires, selon une tradition préromane.

Cette observation importante nous est en particulier transmise par Eliane Vergnolle comme par Marcel Durliat. A titre d'exemple, citons avec eux les chapiteaux de la crypte de Saint-Philibert de Tournus construite avant le violent incendie qui dévasta l'abbatiale le 16 octobre 1007.

Dans ce superbe édifice, nous avons remarqué de très nettes analogies entre les chapiteaux du bénitier de Saint-Rabier et ceux de l'arcature du déambulatoire.

A Saint-Romain-le-Puy, dans la plaine du Forez, l'église d'un prieuré qui dépendait de Saint-Martin d'Ainay fut construite en 1007. De son agrandissement en 1075 datent probablement des colonnes simples ou géminées qui supportent des chapiteaux où l'entrelacs est omniprésent. Leur style est celui du sanctuaire de Sainte-Blandine d'Ainay, accolé au chevet de la vénérable église lyonnaise, Saint-Martin d'Ainay, ce sanctuaire datant de 1050.

De nombreux édifices romans, antérieurs à la fin du XI^e siècle, présentent aussi des chapiteaux «associés», couronnant sous un unique tailloir des colonnes géminées. Ainsi, parmi beaucoup d'autres, ceux de l'église Saint-Pierre de Nant, dans le Rouergue, au sud-ouest de Millau.

Le chapiteau supérieur des fonts baptismaux de Saint-Rabier est constitué, nous l'avons vu, d'une base de section circulaire, s'épanouissant en tronc de cône, et d'une moitié supérieure en forme de parallépipède, les deux registres étant sculptés de façon très différente: palmettes pour la partie inférieure, entrelacs pour l'autre. Il ne s'agit pas d'une particularité, mais d'une conception mise en œuvre dans la seconde moitié du XI^e siècle et très répandue dans la partie méridionale du Massif Central et les régions voisines.

Nous l'avons particulièrement constaté dans l'ancienne abbatiale Saint-Pierre de Marcilhac-sur-Célé (Lot) et dans celle de Sainte-Foy de Conques. Une fois encore, pour cette dernière, nous notons que les chapiteaux en question ont été sculptés dans une première campagne de travaux, avant 1031-1065.

En Rouergue encore, et plus précisément dans la vallée aveyronnaise du Lot, nous avons visité l'église Saint-Pierre de Bessuéjols, donnée à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille en 1082. Il ne demeure de cette époque que la chapelle Saint-Michel, construite curieusement au-dessus du porche. Le linteau en bâtière d'une petite porte étroite est uniquement décoré sur toute sa surface d'entrelacs à trois brins, terminés par deux palmettes qui rappellent de façon frappante la partie supérieure de nos fonts baptismaux. Et l'un des chapiteaux de cette remarquable chapelle présente des entrelacs analogues, au-dessus d'un treillis de rubans à trois brins.

L'on retrouve des entrelacs semblables sur certains chapiteaux de Sainte-Foy de Conques que nous évoquions à l'instant, comme sur la pierre carolingienne réemployée comme pierre tombale que l'on peut admirer aujourd'hui dans l'église de Perse-d'Espalion. Et en Corrèze,

mais à 3 km seulement de la limite de notre département, près de Saint-Robert, l'église de Segonzac - qu'il ne faut pas confondre avec le Segonzac périgourdin - a conservé un chœur du XI^e siècle dont les petits chapiteaux allongés sont revêtus de véritables treillis de rubans à deux brins seulement.

Si nous revenons au département voisin du nôtre, le Lot, nous pourrions encore observer des chapiteaux à palmettes et (ou) à entrelacs. Ainsi à Sainte-Marie de Souillac. Et il est intéressant d'entendre Henri Pradelier nous dire qu'il s'agit «d'une formule bien connue qui fut, semble-t-il, élaborée dans les dernières années du XI^e siècle à Saint-Géraud d'Aurillac. Il n'y a rien d'étonnant à retrouver ce motif à Souillac, dépendance de Saint-Géraud, surtout lorsqu'on connaît le succès rencontré par cette formule dans le Quercy».

Mêmes constats dans les églises quercynaises de Saint-Sauveur de Figeac, de Duravel, du prieuré-doyenné de Carennac ou de Saint-Saturnin du Bourg, plus particulièrement étudiées par Anne-Marie Pêcheur, Nelly Pousthomis ou Henri Pradelier.

A propos de Saint-Saturnin de Bourg, Anne-Marie Pêcheur conclut ses observations en ces termes qui nous paraissent essentiels : «Ces chapiteaux appartiennent au groupe des chapiteaux à entrelacs et à palmettes qui a connu une grande fortune au XI^e siècle et au tout début du XII^e siècle, dans une vaste zone qui va de la Catalogne et du Languedoc jusqu'en Périgord, vers le nord jusqu'à l'Auvergne et vers le nord-est jusqu'au Velay, au Forez et au Lyonnais [...]».

Comme dans le registre supérieur des fonts baptismaux de Saint-Rabier, cette historienne nous rappelle que «l'épannelage présente pour la composition du décor la contrainte de deux registres distincts formés par deux volumes différents. Deux solutions s'offrent alors au sculpteur : respecter les deux volumes de l'épannelage en choisissant pour chacun un décor différent et en ménageant des arrêtes vives» [cas de Saint-Rabier] «ou considérer l'épannelage comme un volume unique en répartissant uniformément le décor sur la surface de la corbeille de manière à atténuer les articulations et quelquefois même à les faire disparaître» (cf. le registre inférieur de nos fonts baptismaux).

En Périgord

Dans notre province, Jean Secret a écrit que beaucoup de visiteurs s'étonnaient «du cantique d'humilité que psalmodient la plupart de nos églises, pauvres de sculpture...»; et dans un autre ouvrage il insiste sur le fait que «cette relative nudité et ce dépouillement réclament peut-être un effort de compréhension» et qu'«il faut faire en soi un minimum de silence» pour «entendre cette discrète musique...». Selon lui, «...si le Périgord n'a pas multiplié la sculpture de ses églises,

ce n'est pas par impuissance ou maladresse mais par une sorte d'ascèse monumentale, par une volonté consciente de simplicité et de renoncement...».

Dans la plupart des sanctuaires de la Dordogne, nous nous sentons en effet très loin de l'iconographie si riche, si émouvante parfois ou encore truculente de la sculpture bourguignonne pour ne citer qu'elle. Certaines de nos églises nous offrent une imagerie pittoresque d'hommes et d'animaux, telles celles de Cadouin, Besse, Thiviers, Merlande, Saint-Amand de Coly, Saint-Jean de Côle, Bussière-Badil ou Cénac. Cette figuration humaine ou animale demeure malgré tout très limitée.

Mais ne devait-il pas être pour le moins aussi difficile à un sculpteur du XI^e siècle d'imaginer sur un bloc de pierre ces compositions décoratives à caractère géométrique, en jouant des oppositions d'ombres et de lumières données par le relief, que de sculpter des animaux ou de petits personnages de l'Ancien et du Nouveau Testaments ? Dans le premier cas, ces variations sur l'entrelacs et le végétal qui de l'an mil au XII^e siècle vont fleurir dans tant et tant de sanctuaires, n'exerceront, nous dit encore Raymond Oursel, «un tel pouvoir de séduction magique que pour être, en premier, fondées sur cette qualité plastique rare entre toutes, la poésie de l'exactitude».

Les chapiteaux de l'abside de notre Segonzac périgourdin datent du début du XI^e siècle. Leurs tailloirs, aux dimensions exceptionnelles, sculptées de damiers ou de rinceaux, surmontent d'étroites corbeilles dont certaines sont constituées de véritables lacis de vannerie comme celle du Segonzac corrézien.

Les chapiteaux de Bussière-Badil, église attestée dès 1028, présentent quelques figures humaines ou animales, mais aussi de superbes décors de palmettes.

La première mention de Saint-Léon-sur-Vézère remonte à 1153, mais ses origines sont préromanes. Les chapiteaux sur lesquels reposent les cinq arcs d'applique de l'abside sont sculptés d'entrelacs et de palmettes.

Dans le chœur de Trémolat, daté de la première moitié du XI^e siècle, nous admirons les beaux feuillages stylisés des chapiteaux dont Jean Secret dit qu'ils sont d'une «sculpture encore barbare». Certains ne méritent certainement pas cette épithète péjorative, je pense en particulier à ceux qui présentent un bouquet de cinq palmettes profondément nervurées ou un motif d'entrelacs à trois brins encadrant de façon élégante une fleur à huit pétales, surmonté d'une large frise d'entrelacs qui ressemble tout à fait à la partie supérieure des fonts baptismaux de Saint-Rabier.

Citons encore les entrelacs de l'archivolte du rare et beau portail de Besse, édifié à la fin du XI^e siècle, les tailloirs de certains chapiteaux de Thiviers, ornés de frises de palmettes, etc., pour arriver au XII^e siècle.



Hors de l'église de Saint-Rabier, un chapiteau de facture identique à celle des chapiteaux du maître-autel (domaine du Mas).



Les deux chapiteaux qui constituent actuellement le bénitier de l'église.

Au début de ce siècle, Saint-Privat des Prés nous montre des acanthes sur plusieurs de ses chapiteaux qui évoquent pour nous le décor de la partie basse du chapiteau supérieur de notre baptistère.

Les chapiteaux de Carsac-de-Carlux qui sont également du XII^e siècle alternent quelques êtres vivants et animaux étranges et entrelacs, acanthes entrecroisées et autres décors végétaux stylisés.

Au prieuré de Merlande, pour orner les chapiteaux du chœur et plus particulièrement leurs tailloirs, les sculpteurs du milieu du XII^e siècle ont fait largement appel aux décors floraux qui rappellent ceux de Saint-Rabier. Comme ceux de l'église Sainte-Croix de Beaumont qui, bâtie aux environs de 1150, nous dit Jacques Gardelle, conserve des chapiteaux au décor de palmettes et d'entrelacs de vannerie à trois brins.

Et je pourrais citer encore Saint-Geniès, Ladornac, Saint-Front de Nizonne et bien d'autres églises de notre département qui abritent d'émouvants témoins de l'art roman présentant d'étroites analogies avec la sculpture de nos chapiteaux.

Universalité de la stylistique ornementale romane

La brève évocation que nous venons de faire des chapiteaux sculptés au cours du XI^e siècle et jusqu'au milieu du XII^e siècle présentant d'incontestables ressemblances avec ceux du prieuré de Saint-Rabier nous conduit à quelques réflexions.

Pour Marcel Durliat, «l'extraordinaire fortune de l'entrelacs et des palmettes au XI^e siècle» s'expliquerait par l'importance de la décoration des autels et des chancels dès l'époque carolingienne, décoration qui aurait ensuite gagné les chapiteaux. Il ne venait pas à l'esprit des bâtisseurs de nos églises d'instruire leurs paroissiens en faisant exécuter par des sculpteurs des scènes historiées tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament : la plupart des églises présentaient cet enseignement de la doctrine chrétienne par les fresques qui couvraient leurs murs. L'ornementation des chapiteaux ne poursuivait alors que des buts esthétiques.

Faut-il qualifier tous ces entrelacs et ces rinceaux de «carolingiens» alors que d'autres historiens les dénomment «persans»? Les «tailleurs de pierre» des XI^e et XII^e siècles avaient-ils suffisamment connaissance, pour s'en inspirer, de manuscrits enluminés et de tissus de soie venus d'Orient dont les peintures ou les broderies reproduisaient des compositions décoratives de motifs byzantins, persans, syriens?

D'autres historiens, et nous pensons à Régine et Madeleine Pernoud, estiment qu'il conviendrait de ne pas sous-estimer l'influence de la civilisation et de l'art celtiques, et citent sur ce point, à titre d'exemple, un thème familier de cet art, la torsade, que l'on retrouve

dans les bracelets et les torques des tombes gauloises, aussi bien que sur les croix sculptées d'Irlande.

Sur ce sujet des sources de la stylistique ornementale romane, nous avons pris conscience de la diversité - pour ne pas dire des divergences de vue et oppositions marquantes - que présentent les conceptions de nombreux historiens de l'art spécialistes de cette sculpture religieuse des débuts de l'art roman.

Il est en tous cas certain qu'«un large secteur de la décoration monumentale du XI^e siècle», écrit encore Marcel Durliat, «est placé sous le signe de deux très anciens motifs ayant joué un rôle particulièrement important dans la sculpture des époques carolingienne et post-carolingienne, notamment dans les terres méridionales de l'Empire d'Occident : l'entrelacs et la palmette...». Et il se plaît à souligner l'évolution importante prise par le motif de l'entrelacs «contaminé» par celui de la palmette : «une association s'opère entre un élément géométrique et un élément végétal : l'entrelacs devient rinceau».

Entrelacs, palmettes, rinceaux... Faut-il, devant l'abondance géographique de ces motifs, parler d'uniformité, de manque d'originalité de ce type de sculpture? Nous pensons bien au contraire avoir observé dans la constance de motifs similaires une grande diversité. Baltrusaitis en est convaincu, qui insiste sur le fait qu'«une même figure» multipliée et différemment combinée donne naissance à des dessins de plus en plus complexes et de plus en plus envahissants [...]. L'ornemaniste procède comme un mathématicien qui établit méthodiquement la multitude des solutions d'un même problème à partir des mêmes données [...]. Variations inépuisables, proliférations toujours renouvelées [...]; ces ornements s'adaptent parfaitement aux structures qu'ils recouvrent».

La question précise que l'on peut se poser en examinant les chapiteaux de Saint-Rabier : ont-ils été sculptés par des tailleurs de pierre locaux ou par un atelier itinérant? demeure bien entendu sans réponse pour notre prieuré comme dans la majorité des édifices religieux. Sur ce point important - et ce n'est pas toujours le cas... - les opinions des historiens de l'art convergent et nous pensons qu'on peut, avec Marcel Durliat, les résumer ainsi : il nous parle de «caractère hypothétique de cette organisation du métier au XI^e siècle, puisque nous manquons de données sur l'apprentissage, les relations entre les sculpteurs et les simples lapicides et que nous sommes même incapables de prouver la spécificité de l'état de sculpteur (...)». Les situations très diverses selon les cas «ont pu aller de la relative stabilité d'un atelier de sculpteurs liée à la durée prolongée d'un atelier de construction, jusqu'à des déplacements d'un maître isolé ou en compagnie de collaborateurs. De toute manière, la transmission du métier dut se faire par l'exemple et non à travers l'enseignement de règles et de recettes».

Quoiqu'il en soit, la naissance de cette stylistique romane ne s'est pas produite, comme on paraît l'avoir quelques fois supposé, en



La cuve baptismale faite de deux chapiteaux superposés.

une région déterminée. «C'est en même temps, nous dit Georges Gaillard, que, sous l'impulsion d'un courant artistique général, dans des conditions analogues et avec l'aide de modèles communs, les sculpteurs se sont mis à la tâche dans tous les pays de France, d'Espagne et d'Italie, où, tout au cours du XI^e siècle, l'art roman était en train de naître».

Ces sculpteurs n'étaient pas de malhabiles tailleurs de pierre même si on les désignait en ces termes; mais, écrit Raymond Oursel - et son jugement semble porter sur les chapiteaux de Saint-Rabier - «des décorateurs sûrs de leur main, rompus à la technique de la taille en réserve et du relief sur champ plat, aptes à en tirer de puissants effets de lumière et de contraste; par des maîtres en un mot, et qui portent déjà dans le cœur et transmettent à leur ciseau toute la richesse de la sève romane».

Que les lecteurs veuillent bien me pardonner de répéter, pour conclure, que nous avons vu, ensemble, qu'il existait en France et dans notre province de nombreux chapiteaux sculptés entre l'an mil et l'an 1100, présentant beaucoup d'analogies, voire même de similitude avec tel ou tel des nôtres. On peut dans ces conditions présumer raisonnablement que ceux-ci ont été sculptés au cours de cette période dont neuf siècles au moins nous séparent.

Il ne m'appartient pas pour autant d'en déduire la date de l'édification du prieuré roman de Saint-Rabier; date qui, en tout état de cause, paraît être, de par le témoignage irrécusable de ses chapiteaux, antérieure au XII^e siècle.

F.L.N.

BIBLIOGRAPHIE

- BALTRUSAITIS J. - *La stylistique ornementale dans la sculpture romane*, Flammarion éd., Paris, 1986.
- CABANOT Abbé. - *Débuts de la sculpture romane dans le sud-ouest de la France*, thèse, Picard éd., Paris, 1987.
- DESCHAMPS P. - *La sculpture française à l'époque romane*, Paris, 1930.
- DURLIAT M. - *La sculpture du XI^e siècle en Occident*. *Bulletin monumental* dirigé par A. Erlande-Brandenburg; Société Française d'Archéologie, t. 152, II, Paris, 1994.
- Saint-Géraud d'Aurillac aux époques préromane et romane*, in *Revue de la Haute-Auvergne*, janvier-juin 1973.
- FAU J.-Cl. - *Les origines du chapiteau roman à entrelacs et la diffusion du thème dans le sud-ouest*, thèse de III^e cycle, dactylographiée, Toulouse-Le Mirail, 1971.
- La sculpture carolingienne à entrelacs dans le sud-ouest et sa survivance au XI^e siècle*, in *Archéologie occitane*, Actes du 96^e Congrès national des Sociétés savantes, Toulouse, 1971.
- FOCILLON H. - *L'art des sculpteurs romans*, Paris, 1931.
- Recherches récentes sur la sculpture romane en France au XI^e siècle*, in *Bulletin monumental*, Société Française d'Archéologie, Paris, 1938.
- Le Moyen Age roman (Art d'Occident, tome I)*, Paris.

- GAILLARD G. - *Rouergue roman*, Zodique, La Pierre-qui-Vire éd., 1958.
Les débuts de la sculpture romane espagnole, Paris, 1938.
Premiers essais de la sculpture monumentale en Catalogne aux Xe et XIe siècles, Paris, 1938.
- GARDELLE J. - *Sainte-Croix de Beaumont*, in Congrès archéologique de France, 1970, Périgord noir, Société Française d'Archéologie, Paris, 1982.
- GRODECKI L. - *Les débuts de la sculpture romane en Normandie*, Bernay, in *Bulletin monumental*, 1950.
- LE NAIL F. - *Le prieuré de Saint-Rabier et ses chapiteaux*, B.S.H.A.P., t. CXXI, 1994.
- OURSEL R. - *Floraison de la sculpture romane. La nuit des temps* 39, Zodique éd., 1973.
- PECHEUR A.-M. - *L'église Saint-Saturnin du Bourg*, in Congrès archéologique de France, 1989, Quercy, Société Française d'Archéologie, Paris, 1993.
Le prieuré-doyenné de Carennac (idem).
- PECHEUR A.-M. et PRADALIER H. - *Saint-Sauveur de Figeac* (idem).
- PERNOUD R. et M. - *Sources de l'art roman*, Berg International éd., 1980.
- POUSTHOMIS-DALLE N. - *L'église de Duravel* (Lot), in Congrès archéologique de France, 1989, Quercy.
- PRADALIER H. - *Sainte Marie de Souillac* (idem).
- PRESSOUYRE L. - *L'acanthé dans la sculpture ornementale de l'Antiquité à la Renaissance*, colloque de 1990, Paris, 1993.
- SECRET J. - Périgord Roman, Zodique, *La nuit des temps*, 27, 1968.
- VERGNOLLE E. - *Le rôle architectural des chapiteaux du haut Moyen Age occidental: remplois, groupes*, in *Coloquio internacional de capiteles corintios prerrománicos e islámicos*, Madrid, 1990.
- LA NUIT DES TEMPS, collection Zodique, nombreux tomes, La Pierre-qui-Vire éd.

Remarque d'un lecteur

A la page 511 du tome CXXI, j'indiquais que le vicomte de Turenne «cédant à l'exhortation de ses fidèles», fit en 1025 d'importantes libéralités aux moines de Tourtoirac, «abbaye qu'il venait de fonder».

Un de nos collègues, fidèle lecteur du Bulletin, M. Jacques Audebert, me signale avoir découvert à la Bibliothèque Nationale que cette abbaye Saint Benoît de Tourtoirac a été fondée en 930 par Rammulph, sire d'Agonac, grand viguier du Poitou, sur une partie du vaste territoire apporté en dot par sa femme Rothuldis d'Agonac, fille de Fuscher, sire d'Agonac. En confirmant cette fondation, l'évêque de Périgueux concédait les bénéfices des églises de Saint-Pantalay d'Ans, de Saint-Pierre et Saint-Paul de Charruxio (Les Charraux?).

Mon correspondant précise que l'abbaye adopta pour armes «d'argent à la face de gueules, chargée de trois lionceaux d'argent (qui est de la Marche), accompagnés de trois couronnes à l'antique. Antique de sable, deux de chef, une en pointe (qui est d'Agonac)».

Erratum

Dans la première partie de cet article (4e livraison de 1994), en bas de la page 509, une ligne a sauté : «D'autres archéologues ont daté nos chapiteaux des VIIe ou VIIIe siècle / ...Et en les examinant en 1947, Jean Secret s'était contenté prudemment de...». La phrase omise est en italique.

Que reste-t-il de la vieille église Saint-Julien de Terrasson ?

par René LARIVIERE

...Bâtie là sur le foirail actuel, au lieu même où Sorus (Saint Sour) avait installé un xénodochium, à l'emplacement ou dans les murs d'un fanum gallo-romain ⁽¹⁾ fondation qui se perpétue dans l'actuelle maison de retraite qui a succédé à l'ancien hôpital. Rien pense-t-on communément?

Pas tout à fait, puisque, grâce au plan cadastral de 1826, nous connaissons son tracé, et que des fouilles de travaux publics ont révélé l'existence, sous le niveau actuel du sol, d'une vingtaine de mètres de la base de son mur nord.

En 1825, le conseil municipal avait voté sa démolition. Celle-ci s'effectuera sans aucun souci archéologique. Pour André Delmas, ses matériaux vont s'engloutir sous l'actuelle rue Rastignac, dans sa mise à niveau avec le Pont-Neuf ⁽²⁾.

Nous n'aurions quasiment rien, - le tracé et la base du mur nord, - d'un monument qui, aux dires de Gilibert de Merlihaç incluait des restes antiques ⁽³⁾. Voire...

1. Victor Grand, *Annales du Terrassonnais* et Abbé Pergot, *Vie de saint Sour*.

2. André Delmas, *Le Pays de Terrasson pendant le Moyen Age*.

3. Gilibert de Merlihaç: *Recherches historiques sur le tracé ancien et moderne de la route de Lyon à Bordeaux*. Brive, 1853.

Nous avons été intrigués par la rencontre, dans le vieux Terrasson, de colonnes ou de tambours de colonne d'un calcaire blond qui trouve son origine dans la pierre dite «de Beauregard». Ces colonnes (photo 1), qui semblent être là en remploi, sont parsemées dans un rayon qui varie, à vol d'oiseau, entre vingt et cent mètres de l'emplacement de l'ancienne église.

La première se situe dans une cour d'un immeuble au numéro 3 de la rue de la République (à une vingtaine de mètres de l'emplacement de l'abside de Saint Julien). Elle est là en remploi manifeste. Elle constitue un côté d'un portail en ruine. L'autre côté est un simple mur. Elle a, hors tambour de base, une hauteur de 2,58 m. Son diamètre est d'environ 0,40 m. Le tambour de base a 0,50 m de diamètre et, 0,35 m de haut. La hauteur totale de la colonne est de 2,93 m. Les tambours sont à peu près de hauteur semblable.



Photo 1.

La seconde colonne (photo 2) soutient un auvent au numéro 10 de la rue Margontier.

Elle est constituée de cinq tambours d'une hauteur - en partant de la base de 0,48 m, 0,53 m, 0,60 m, 0,45 m, 0,20 m, soit en tout, 2,20 m.

A la base, le diamètre est d'environ 0,40 m. Il semble s'affiner légèrement vers le haut.



Photo 2: Numéro 10 rue Margontier.



Photo 3: 1, rue de la Marzelle.

Au numéro 1 de la rue de la Marzelle se situe une curieuse maison, actuellement en restauration.

La rue s'oriente, sensiblement, nord sud. La façade de la maison qui nous intéresse est tournée vers l'ouest. Au sud, elle est séparée de sa voisine par un andron. Sur la rue, elle avance d'un mètre par rapport à la maison qui lui est contigüe au nord et qui fait l'angle avec la rue de la Halle. Elle est construite en pierre et porte une fort belle ouverture ogivale (photo 3), maintenant aveuglée, sur la rue, mais qui subsiste à l'intérieur. Son angle nord-ouest porte un pan coupé pour faciliter la circulation des charettes. A son ogive, elle paraît antérieure au XVI^e siècle. Postérieurement à son érection, on a ajouté, côté nord, sur la rue, une construction avec une base de pierre de 2 m de long, 1,30 m de haut et évidemment 1,00 m de large.

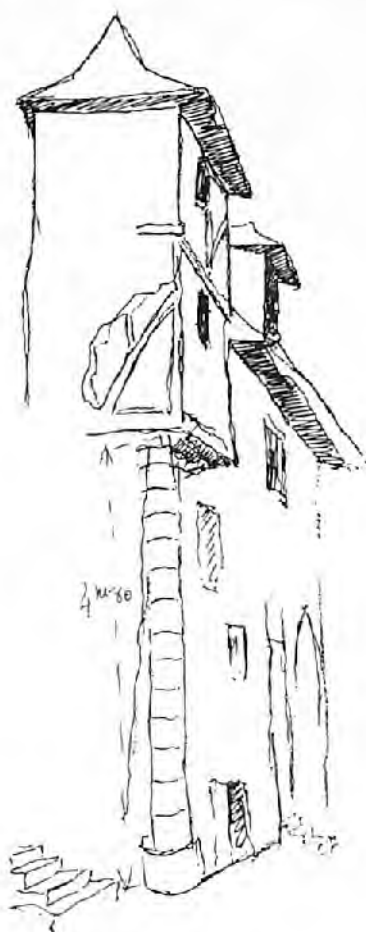


Fig. 4.

Sur ce socle, au nord et à l'ouest, un mur en torchis, prenant appui sur les anciens murs de pierre, et à l'angle nord-ouest sur une colonne. Au-dessus un pigeonnier coiffé d'un toit pointu.

Pour la restauration en cours, le pavillon en torchis et la colonne ont été démontés. Sur place subsiste son soubassement de pierres, avec, en son angle nord-ouest, la base de la colonne et trois tambours (la base a 0,40 m de haut, 0,50 m de diamètre - les trois tambours, 0,35 m de diamètre; deux ont 0,25 m de haut, le troisième 0,35 m). Les joints ont une hauteur de 3 cm.

A l'intérieur de la maison sont entassés douze tambours. Ils sont de hauteur (un a 0,19 m, un autre 0,21, un troisième 0,23, deux 0,24, un sixième 0,26, un septième 0,27, quatre 0,28, et le douzième 0,30 m) et de diamètres (un a 0,25 m, deux 0,36, neuf, 0,37 m) variables.

Ces matériaux font penser à des matériaux de récupération ayant déjà beaucoup servi.

La colonne s'élevait à quasiment 4,80 m, nous en avons dressé croquis (fig. 4).

Place de la Marzelle, devant le numéro 7, là, de mémoire de Terrassonnais, sont déposés cinq tambours de colonne (photo 5 et 6). Le premier a un diamètre de 0,40 m pour une hauteur de 0,42, le second 0,38 et 0,28, le troisième 0,40 et 0,33, il porte au centre la trace d'un axe. Le quatrième a 0,50 m de haut pour un diamètre de 0,47, le cinquième 0,55 et 0,45 m.



Photo 5.



Photo 6.

A l'entrée de la rue Haute, en son nord, tournée vers l'axe de la rue, dominant la rue de la République à l'ouest, celle du canton à l'est, se dresse une importante maison, à plusieurs niveaux, suivant le terrain fort pentu. Elle est de pierre jusqu'à son dernier étage. Lui est de torchis. Sur la terrasse qui surplombe la rue Haute, deux colonnes (photo 7) du même calcaire blond que celles que nous avons déjà rencontrées, soutiennent le dernier étage en torchis qui s'avance au sud un peu au-delà de la base que constitue la maison de pierre. Celle de l'ouest est un peu torse, celle de l'est qui prend appui sur l'escalier d'accès un peu plus longue, les deux reposent sur des tambours un peu plus larges, et sont coiffées d'un chapiteau dorique très fruste. Ce dernier étage couvre aussi la ruelle située à l'est.

Comment unifier, dans ces deux immeubles - celui de la rue Haute et celui de la rue de la Marzelle - l'architecture de pierre et celle de torchis - sinon en recouvrant tous les murs d'un crépi?

D'autant que, rue de la Marzelle, l'aveuglement de la baie ogivale, peut-être pour cause d'impôt sur les portes et fenêtres, a enlaidi la façade.

Peut-on dater de la même époque le crépissage de la maison voisine, rue de la Halle, qui a recouvert le magnifique appareil d'une porte ogivale, manifestement, un grès limousin, qui ne demande aucune protection ? - A-t-il s'agit d'une mode? Pour les deux façades, nous avons dû faire sauter le crépi pour restituer, à la vue, les ogives.



Photo 7.

Mais revenons au passage couvert de la maison aux deux colonnes.

Le plan cadastral de 1826 indique tous les passages couverts qui existaient lors de son relevé à terrasson. Celui-ci est antérieur ou au plus tard contemporain de la démolition de l'église Saint-Julien. Nécessairement les deux colonnes ont été mises en place, en même temps que l'on bâtissait le passage couvert. Semblables à celles dont nous avons traité, viennent-elles comme elles, matériaux de récupération, de l'antique église?

L'hypothèse est tentante... Elle reste une hypothèse.

Les hasards de la recherche nous ont cependant permis de retrouver quelques reliefs architecturaux, hélas peu nombreux mais certainement authentiques, de Saint-Julien.

Tout un chacun est intrigué par le décor constitué par une sorte de fronton arrondi, faisant penser à un arc, au haut d'une fenêtre romane, des fûts de colonnes, des cuves semblables à des bénitiers, des pierres taillées en forme de boulet ou de grain (diamètre environ 0,10 m) réuni autour de la porte du jardin potager du domaine de Teyssenat (photo 8). Ce domaine, vieux fief noble, a été acheté en 1709 par Gabriel Bouquier, le grand père du conventionnel.

Le vieux château a été mis à bas dans les années 1780, et la demeure actuelle terminée en mars 1789. Elle présente l'aspect classique d'une grande maison de campagne du dernier tiers du XVIII^e siècle.

Après la réaction thermidorienne, Léger Brossard de Marcillac récapitule et couche sur le papier les faits répréhensibles de ceux qui ont accusé son fils Louis Guillaume André et l'ont conduit à la guillotine. Entre autres, il note: «...Elie Bouquier Teyssenat (pour le distinguer de son frère, le conventionnel), président du comité révolutionnaire (de Terrasson) était mon ennemi mortel⁽⁴⁾ ainsi que de ma famille... Pendant la nuit et sur les ténèbres, il a fait enlever une partie des pierres du clocher de la ci-devant paroisse de Terrasson dont il a fait un grand portail à son jardin...»⁽⁵⁾.

Là, au moins, nous sommes au-delà des hypothèses.



Photo 8.

4. Le temps efface tout : les seuls portraits qui restent des derniers Brossard de Marcillac (fin XIX^e siècle) ont trouvé refuge dans le salon de Teyssenat.
5. Archives privées, dont dossier «Brossard de Marcillac» et papiers Bouquier.

Addenda

Alors que nous avions conclu, nous avons trouvé à Bourriquet, deux autres colonnes qui sont incluses (photos 9 et 10) dans les murs du rez-de-chaussée d'une maison. Ce niveau est à usage de cave ou de cellier. La maison mesure au sol 5,50 m X 4,75. Les colonnes se trouvent face-à-face dans les murs de 4,75 m de long. Elles ont 1,90 m et 2,10 m de haut. Elles ne vont pas jusqu'au haut du mur qui paraît d'une construction postérieure. Elles sont peut-être d'un diamètre inférieur à celles que nous avons rencontrées.

Traces d'un pigeonnier ou d'un oriol (réserve à grains)...? Leur emploi, ici, nous paraît difficile à déterminer. Nouveau mystère à élucider sur les remplois.

R.L.

Sur la terrasse du château du Fraysse se trouvent une trentaine de fûts de colonnes. La tradition veut que le comte de Saint-Exupéry, maire de Terrasson de 1875 à 1879 les ait faits apporter là. Le décrepissage récent de l'ancien hôpital de Terrasson a montré que le bâtiment du XVIII^e siècle se limitait, ainsi qu'il est décrit en 1793, à un rez-de-chaussée. Les deux étages ajoutés au XIX^e siècle ont sans doute bénéficié des matériaux tirés de Saint-Julien. L'église s'érigeait à quelques mètres.



Photo 9 et 10.

A propos de Delage, moine à Cadouin au XVIII^e siècle

par Marcel BERTHIER

Le registre de la mise, retrouvé à Cadouin et maintenant déposé aux Archives diocésaines à Périgueux, était destiné à enregistrer au jour le jour les dépenses de fonctionnement du monastère, du 6 juin 1784 au 19 juillet 1789. Il s'ouvre par cette mention : "Mise de l'argent que j'ai retiré du coffre pour l'emploi de la maison depuis le sixième juin 1784, moi Delage".

Sur une feuille volante, on trouve cette mention :

"Je déclare avoir reçu de Monsieur Delage, sous-prieur et chélierier (sic) de l'abbé de... le montant du conte (sic) ci-dessus.

Neveux

du Bugue ce 14 juillet 1784".

La lecture du registre nous apprend que ce Delage va dans sa famille en mai 1785, qu'il a un accident en septembre, qu'il est syndic le 15 mars 1786 et qu'il a perçu son vestiaire en 1785, 1786, 1787, 1788 et janvier 1789. Par contre, il ne figure pas sur la liste des moines de Cadouin représentés le 16 mars 1789 à l'assemblée du Clergé à Périgueux et il ne signe pas le registre de la mise, le 31 juillet 1789. Il aurait donc quitté Cadouin au premier trimestre 1789 (cf. Amis des Monastères n° 83 - juillet 1990).

Qui était donc de Delage dont le registre de la mise ne mentionne jamais le prénom ?

Un élément de réponse figure dans le Terrier de Trémolat où, en octobre 1743, un "Dom Charles Delage, syndic de Cadouin", est appelé à reconnaître et confesser que l'Abbaye de Cadouin tient "en fief et emphytéose perpétuel de ses auteurs et prédécesseurs" divers tènements de dom Messire Jacques de Maillé Prieur de Cluny, vicaire général de l'Ordre, abbé de Chambron et prévôt haut-justicier de Trémolat (Terrier de Trémolat - AD Dordogne 26H2).

Ces tènements étaient ceux de la Queyrie, de la Queyssou, des Mathes, des Naudoux, du Puch, de La Force, du Moulin d'Amont, de Cativote et de Brigniac. Le seul domaine de la Queyrie, divisé en quinze lots, sera vendu pour 33.630 livres en février 1791. C'est assez dire l'importance de ces tènements.

Il est possible que Charles Delage, syndic en 1743, soit le Delage, syndic en 1784.

Il existe cependant une difficulté. Dans les divers documents de 1761 de l'Ordre cistercien (arrêt du Grand conseil du Roi, Mémoire pour divers abbés et Réponse à la requête de l'abbé de Cîteaux), Dom Charles Delage ne figure pas parmi les moines de Cadouin qui sont cités : Pierre Bottet, prieur, J.B. de la Coste, sous-prieur, Pierre Marot, sacristain, Jacques Bastide, cèlerier, Louis Matheron et Pierre Marchand (ce dernier en 1790 sera encore moine de Cadouin et curé de Salles). D'ailleurs en 1761, d'après les recherches de Claude Garda (AD Vienne 2H5/18), on trouve un Charles Delage, prieur de la Merci-Dieu en Poitou. Il y est toujours en 1764 où il est dit "Procureur" (AD Vienne 1H10/2). Serait-il ensuite revenu à Cadouin? Ce n'est pas impossible si on considère que la Merci-Dieu, comme Cadouin, était soumis à la visite régulière de l'abbé du Pin, mais c'est assez improbable cependant car il eut fallu qu'il fût très jeune syndic en 1743 ou très âgé 46 ans plus tard, en 1789. D'autre part, on ne voit aucun motif à son départ de Cadouin au premier trimestre 1789.

Il importe donc d'envisager une autre solution. On connaît, par les archives de l'Indre, deux moines cisterciens nommés Busson-Delage qui sont originaires de Le Blanc. L'un, Alexandre, fut moine de Faise, fille de Cadouin, et est mort en 1808. L'autre, Louis, mourra en 1850 alors qu'il était curé de Mauvières dans l'Indre. Il était probablement beaucoup plus jeune que son frère. Or, en août 1786, apparaît à Cadouin un Louis Busson qui, jeune sans doute, pourrait avoir été ordonné diacre à Sarlat un mois plus tard et prêtre à Montauban en juin 1787. Il semble quitter Cadouin en mai 1789. Ce jeune moine pourrait être Louis Busson-Delage et son frère Alexandre serait le Delage, syndic de 1784 à 1789. L'un des deux frères, sans qu'on sache lequel, est, en 1790, déclaré comme "conventuel" de l'Etoile en Poitou et résidant à Saint-Léonard des Chaumes. Nous savons que deux moines, présents à Cadouin en 1789, Dom Moreau, prieur, et Dom Poitheaux, syndic dès le 2 avril, venaient probablement de Saint-Léonard des Chaumes. Peut-on dès lors supposer qu'il y ait eu échange de charges et de résidence? Cette hypothèse séduisante expliquerait le départ de Delage en 1789 et celui de son jeune frère Louis peu de jours après. Malheureusement, nous n'avons aucune preuve jusqu'ici de la validité de l'une ou l'autre solution.

M.B.

Officier exemplaire Bérenger de Nattes (1829-1905)

par Henri de CASTELLANE



Ribérac (Dordogne) - Monument aux morts.

Ils sont entrés dans l'histoire par la grande porte, celle de l'honneur et du sacrifice et les vétérans de leurs combats ont pris pour devise «Oublier... Jamais!»⁽¹⁾.

«Le dimanche 25 septembre 1910, M. Albert Sarraut, alors sous-secrétaire d'Etat à la guerre inaugure le monument élevé à Ribérac à la mémoire des «mobiles de l'arrondissement» et aussi à celle de son vaillant commandant le marquis de Nattes. Il fait ressortir la noble figure du digne chef des valeureux soldats qu'il eut le bonheur de faire triompher à Coulmiers. Des salves nourries d'applaudissements partent de toutes parts».

(L'Etoile, vendredi 30 septembre 1910)⁽²⁾.

7 juin 1864! Un détachement du 5^e escadron du 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique, commandé par le capitaine de Nattes, reçut l'ordre d'escorter M. le gouverneur général de Martimprey allant opérer contre les «Flittas» et autres tribus révoltées de la province d'Oran.

Quelques jours après, le 27 juin, le gouverneur s'étant avancé, suivi de chasseurs d'Afrique jusqu'à un mamelon qui domine la plaine, vit le mouvement des Arabes, poussant devant eux de nombreux troupeaux. Il donne au capitaine de Nattes l'ordre de s'en emparer. Le détachement d'escorte part au galop et après une poursuite de 5 km ramène une cinquantaine de prisonniers, des chevaux et un troupeau assez considérable de bœufs et de moutons. Dès le même jour, les tribus faisaient leur soumission⁽³⁾.

Qui est donc ce capitaine de Nattes exemple même de l'officier de cavalerie sous le second Empire?

La famille de Nattes, originaire du Rouergue, compte parmi les plus anciennes de cette province. En 1369, époque où les Anglais occupaient le Rouergue, Bérenger de Nattes, premier consul de Rodez fit rentrer cette ville sous l'obédience de Charles V le Sage. En récompense, le roi lui accorda des lettres patentes de noblesse, maintenues par Louis XIV le 15 juillet 1669⁽⁴⁾. Une des branches de cette famille s'établit en Languedoc et le 25 mai 1829 naquit à Montpellier, Pierre Marie Bérenger, fils de Victor Emmanuel Ferdinand comte de Nattes et de Marie Françoise Eugénie Charlotte Eloïs Lavit⁽⁵⁾.

1. 17^e section des vétérans des armées de terre et de mer 1870-1871.

2. Bibliothèque municipale de Ribérac.

3. *Historique du 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique*. Service historique de l'armée de terre (S.H.A.T.).

4. *Armorial de la noblesse du Périgord*. A. de Froidefond de Boulazac.

5. Extraits des registres de l'état civil: naissance n° 502, Montpellier (Hérault).



Petit-Bersac (Dordogne) - Château de Mas-de-Montet.

Après de bonnes études à Montpellier, il est admis, le 9 décembre 1848 à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr, promotion «La Hongrie» dans un excellent rang qui lui permet de choisir la cavalerie. Il sera «élève d'élite» l'année suivante et nommé sous-lieutenant le 1er octobre 1850.

La règle commune étant d'effectuer trois mois dans un régiment de son arme avant d'entrer en école d'application, le sous-lieutenant de Nattes sera affecté successivement au 9^e régiment de cuirassiers puis au 2^e régiment de carabiniers d'où il sera détaché à Saumur du 1er janvier 1851 au 10 octobre 1852.

Notre sous-lieutenant mesure 1 m 79 et de «bonne constitution physique», il est bien fait pour une unité de cavalerie lourde et à sa sortie de Saumur il est affecté au 6^e régiment de cuirassiers en garnison à Versailles.

Il restera sept ans et quatre mois dans cette unité : deux ans sous-lieutenant, quatre ans et quatre mois lieutenant et une année capitaine avant de passer au 1^{er} chasseurs d'Afrique.

La guerre de Crimée

Napoléon III est empereur des Français depuis bientôt deux ans et bien qu'il eût tenu à rassurer par sa fameuse déclaration «l'Empire c'est la paix», les guerres allaient se succéder jusqu'à la fin de son règne. La Russie en menaçant Constantinople ouvrit un conflit que la

France s'efforça loyalement d'apaiser mais qui lui donna l'occasion de s'unir à l'Angleterre pour défendre l'intégrité de l'Empire ottoman. Ce fut la guerre de Crimée déclarée le 10 avril 1854 ⁽⁶⁾.

La cavalerie n'est faite au début que de deux brigades. Celle du général d'Allonville : 1er et 4e régiment de chasseurs d'Afrique et celle du général Cassaignolles : 6e régiment de dragons et 6e régiment de cuirassiers ⁽⁷⁾.

Le maréchal de Castellane commandant l'armée de Lyon, d'une rigueur bien connue pour tout ce qui touchait à la tenue et la discipline écrit dans ses mémoires: «Le 22 avril 1854, j'ai passé à deux heures de l'après-midi sur la place Bellecour la revue de départ du 6e cuirassiers; beau régiment, bien commandé, animé d'un bon esprit, fort content d'aller à la guerre. Cette belle troupe est instruite et bien disciplinée» ⁽⁸⁾.

«Formant brigade avec le 9e, le 6e cuirassier débarque à Gallipoli (Turquie) le 31 mai. Envoyé d'abord à Andrinople, il fut dirigé sur Varna le 10 juillet et fut en butte aux atteintes de l'épidémie cholérique qui éclata à la même époque.

Après avoir passé l'hiver à Andrinople, il fut mis en route sur Constantinople le 16 avril et s'embarqua pour la Crimée le 25 mai. Il s'établit au bivouac de la Tchernaïa où il assista à l'assaut infructueux que le général Pélissier tenta sur Sébastopole le 18 juin.

En septembre, placé entre la division Camou et la redoute Canrobert en face de la batterie russe dite «le gringalet», le régiment resta sous les armes pendant le glorieux assaut de Malakoff qui fit tomber Sébastopol.

Après avoir repris son ancien bivouac, il y passa l'hiver rigoureux de 1856 et s'embarqua pour la France le 5 mai. Les escadrons furent successivement dirigés sur Gray où le 6e cuirassier tint garnison jusqu'au 7 octobre 1857» ⁽⁹⁾.

En fin de compte, au bout des deux années de guerre, à part quelques charges brillantes notamment des chasseurs d'Afrique au pont de Traktir sur la Tchernaïa, la cavalerie demeura inactive malgré les nombreuses occasions de l'utiliser qui s'étaient présentées; en particulier les 6e et 9e régiment de cuirassiers formant une brigade attachée au corps de réserve n'ont jamais été engagés ⁽¹⁰⁾.

Le lieutenant de Nattes reçut à l'occasion de ce conflit la médaille commémorative offerte par la reine d'Angleterre, Victoria.

6. D'après *Histoire de l'armée française*. Général Weygand Ac. Fr. 1953 Flammarion.
7. *La cavalerie au temps des chevaux*. Colonel Duqué Mac Carthy. E.P.A. 1989.
8. Vol. 5 p. 42 Plon. 1895.
9. *Historique du 6e régiment de cuirassiers*. S.H.A.T.
10. *La cavalerie au temps des chevaux*, ID 6.

Kabylie

Une occasion se présente rapidement pour lui de faire connaissance avec l'Afrique du Nord.

La conquête de l'Algérie est considérée comme achevée depuis la reddition d'Abd El Kader à Lamoricière en 1847 et la fin de la monarchie de Juillet. Il faut cependant soumettre encore la Grande Kabylie à qui la guerre de Crimée a donné une occasion de troubles malgré des opérations importantes dans la vallée du Sébaou en 1854.

Le 24 mai 1857 sur les ordres du Maréchal Randon quatre colonnes se mettent en route pour s'emparer du plateau du Djurjura⁽¹¹⁾. La partie la plus dure fut la prise du village d'Icheriden (1065 m) par la division du général de Mac Mahon⁽¹²⁾.

Les combats cesseront lorsque les unités françaises se seront emparées de la prophétesse Lalla Fathma, héroïne nationale et que le maréchal Randon le 18 juillet 1857 aura dit à ses troupes : «*Des cimes du Djurjura jusque dans les profondeurs du sud le drapeau de la France se déploie victorieusement et le nom de notre empereur est salué avec respect*»⁽¹³⁾. Durant cette courte période le lieutenant de Nattes est détaché de son régiment demeuré à Gray pour être officier d'ordonnance du général de Mac Mahon. Il est promu capitaine le 14 mars 1859 à 31 ans ce qui dans la cavalerie est l'âge moyen de nomination à ce grade des officiers issus de Saint-Cyr⁽¹⁴⁾. Sans doute déçu que le 6e cuirassiers n'ait pas participé à la guerre d'Italie, gardant le souvenir des actions brillantes des chasseurs d'Afrique en Crimée et désirant servir en Afrique plutôt que dans les garnisons de Pont-à-Mousson et Lunéville, il demande à être affecté au 1er régiment de chasseurs d'Afrique. Sa mutation est prononcée le 28 février 1860; là il fera son temps de commandant.

Syrie

En juin 1860, une division de 6.000 hommes aux ordres du général de Beaufort d'Hautpoul (1804-1890) est envoyée au Liban pour assurer la protection des Maronites chrétiens massacrés par les druzes musulmans schismatiques sous l'œil indifférent des autorités turques.

Le 11 septembre 1860, le 5e escadron du 1er régiment de chasseurs d'Afrique, désigné pour prendre part à l'expédition de Syrie, s'embarqua à Alger. Il est commandé par le capitaine de Nattes. «Avec un effectif de 184 hommes et 188 chevaux, il quitta Alger le 12, arriva

11. Généraux Renauld, Yousof, Mac Mahon et Massiat.

12. Non loin de Souk El Arba rebaptisé Fort Napoléon puis Fort National et maintenant l'Aïrbaa Nait Irathen.

13. Yousof par Ed Jouhaud Rob, Laffon 1930 et «Souvenirs d'Algérie» du maréchal de Mac Mahon publié par le comte G. de Miribel: *La revue des deux mondes*, 1930.

14. *Histoire de l'officier français*, Série d'études militaires, Ed. Bordessoules, 1907.

à Malte, le 16, et après y avoir séjourné trente heures, il débarqua à Beyrouth le 23 septembre.

L'escadron s'installa au camp de Picito près de Beyrouth et y séjourna trois jours. Réuni aux trois autres escadrons du corps expéditionnaire (du 1^{er} hussards et du 2^e spahis), il se trouva placé sous le commandement du colonel du Preuil. Le 28, la colonne se met en route pour traverser le Liban et elle rejoignit à Djeb Djennin celle commandée par le Général de Beaufort. Les opérations furent suspendues pendant tout l'hiver qui fut d'une rigueur exceptionnelle...

Au mois de mars l'escadron se remit en route et alla jusque sur le haut Jourdain. Le 30, il était de retour à Kab Elias. Après être resté dans ce poste jusqu'au 29 mai, il reçut l'ordre de se rembarquer pour l'Algérie. Il arriva à Beyrouth le 31 mai; trois pelotons quittèrent cette ville le 3 juin et arrivèrent à Alger le 16 au soir. Le 4^e peloton embarqué en deux fractions y arriva les lendemain et surlendemain. Si pendant cette expédition le 5^e escadron n'a pas eu l'honneur de marcher au feu, il a fait preuve des plus grandes qualités militaires, ayant eu à souffrir de l'inaction et des rigueurs d'une température exceptionnelle; il a toujours conservé un moral excellent»⁽¹⁵⁾.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1862, le capitaine Bérenger de Nattes est autorisé le 21 mai 1863 à accepter et à porter la décoration de l'ordre du medjide (5^e classe) institué en 1852 par le Sultan Abd Ul Medjid pour récompenser les services rendus à l'Empire ottoman.

Durant ses dernières années dans l'armée active il est, comme nous l'avons vu au début, en Afrique du Nord participant aux colonnes qui dans les régions d'Alger et d'Oran répriment différents soulèvements. Depuis août 1864 le 1^{er} chasseurs d'Afrique est sous les ordres du général Margueritte qui sera mortellement blessé le 1^{er} septembre 1870 alors qu'il préparait la charge de sa division sur le plateau de Floing, non loin de Sedan.

Mariage et démission

En 1865 le capitaine de Nattes demande l'autorisation de se marier et l'accord ministériel lui est donné. Le 30 mai dans le 7^e arrondissement de Paris il épouse Louise Mathilde Marie du Lau d'Allemans «née d'une maison dont l'histoire est nôtre depuis près de six siècles et l'honneur de notre province»⁽¹⁶⁾. Elle est fille de Pierre Marie comte du Lau d'Allemans né à Elizabeth dans l'Etat du New Jersey, décédé à Paris et de Françoise Legrand de Boislandry⁽¹⁷⁾.

15. *Historique du 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique* (S.H.A.T.).

16. Marquis de Cumont, B.S.H.A.P., 1912, A.D.D. Périgieux 2 E 1841-81.

17. *Une famille noble en Périgord à l'époque moderne* par Joëlle Chevet (notre collègue), Université Bordeaux III 1988.



*Fantaisie ou regret ?
Collection familiale
(photo cte Jean-Géranger de Nattes 1993).*

La vie d'aventures ou de garnison ne semble pas être du goût du jeune ménage et le colonel du 1^{er} chasseurs d'Afrique ayant fait connaître que *«d'impérieuses raisons de famille mettaient M. de Nattes dans la nécessité de renoncer à la carrière militaire»* l'empereur accepte sa démission le 22 décembre 1866. Il est âgé de 37 ans et demi compte 18 ans de services et 12 campagnes. La vie du comte et de la comtesse de Nattes, durant les quatre ans et demi qui suivront, se partagera entre Paris, le château de Montardy au frère de Mathilde, Armand, marquis du Lau d'Allemans, et le château du Mas de Montet sur la commune de Petit-Bersac qu'elle a hérité de son père à sa mort en 1861¹⁸. Mais le repos ne sera pas de longue durée. 1870 sera vite arrivé avec son cortège de drames et d'horreur qui influencera si fortement les deux guerres mondiales.

Le 19 juillet 1870 les dés sont définitivement jetés. Après une crise internationale d'une quinzaine de jours, la France déclare officiellement la guerre à la Prusse qui immédiatement obtient le soutien des quatre Etats allemands du sud : le Bade, la Bavière, la Hesse, et le Wurtemberg. Guerre brève et coûteuse en vies humaines : 19 juillet 1870 - 10 mai 1871; 150.000 morts du côté français et 145.000 blessés plus 20.000 morts des différents sièges; du côté allemand 44.000 morts et 127.000 blessés¹⁹. Guerre limité au sol français : aux frontières (Sedan, Metz); dans l'intérieur : armées de la Loire. Guerre aux actes d'héroïsme innombrables : Reischoffen, Rezonville, plateau de Floing et Coulmiers et Loigny. Tout a été dit, écrit et à relire!...

La guerre de 70 et les «Moblots»

La loi du 1^{er} février 1868 prévoit à côté d'une armée de ligne, faisant cinq ans de service, la formation d'une garde nationale mobile, instruite durant cinq mois qui pourrait en cas de conflit servir de réserve. Cette garde mobile comprend les *«favorisés du tirage au sort»*, les *«dispensés»* et ceux qui ayant tiré un *«mauvais numéro»* se sont à prix d'argent trouvé un remplaçant.

La mort du maréchal Niel, instigateur de cette loi, et son remplacement par le maréchal Le Bœuf qui renonce à la mettre en œuvre font qu'en 1870 la garde nationale mobile n'existe que sur le papier.

Le décret du 28 août 1870, cinq jours avant la capitulation de Sedan, appelle les gardes mobiles sous les drapeaux et les bataillons sont rapidement constitués même avec peu ou pas d'instruction. C'est ainsi que le premier septembre les jeunes gens devant faire partie du 1^{er} bataillon du département de la Dordogne se réunissent à Bergerac où le commandant de Chadois et ses officiers les avaient précédés le 18

18. 21 et 22 novembre 1861. Me Desmont, notaire à Paris.
19. Sources Quid, 1991.

août, tandis que le même jour arrivent à Périgueux ceux du 2^e bataillon du commandant de Nattes et ceux du 3^e bataillon du commandant Marty. Béranger de Nattes a en effet été nommé chef de bataillon dans la garde mobile par décret du ministre de la Guerre en date du 14 août 1870.

«Après Sedan le gouvernement de la défense nationale décide la formation de régiments de marche formés par le groupement des bataillons; c'est ainsi qu'est né le 22^e régiment des mobiles de la Dordogne commandé au début de la campagne par le lieutenant-colonel Desmaison, ancien officier des tirailleurs algériens.

Le bataillon du commandant de Nattes comprend, outre des jeunes gens des arrondissements de Bergerac et de Nontron, ceux de l'arrondissement de Ribérac.

Le 22 septembre l'ordre parvient aux commandants de bataillon de faire mouvement sur Périgueux et c'est là, sur la place Bugeaud, que le drapeau du 22^e de marche est remis au régiment après avoir été béni par Mgr Dabert, évêque de Périgueux et, ainsi que le veulent les règlements, confié au 2^e bataillon, commandant de Nattes (actuellement au musée militaire de Périgueux).

Le 26 septembre le 22^e régiment de marche quitte Périgueux par le chemin de fer. Le deuxième bataillon est débarqué à la station de Saint-Maur en Indre-et-Loire et réparti dans la région de Loches puis envoyé à Tours le 1^{er} octobre et à Blois le 15.

Entre temps Gambetta sorti de Paris le 7 octobre dans la nacelle d'un ballon est arrivé à Tours, muni des pleins pouvoirs et ne tarde pas à placer le général d'Aurelle de Paladines, venu du cadre des réserves, à la tête de l'armée de la Loire»⁽²⁰⁾.

Il ne saurait être question de retracer ici, pas à pas, l'action du régiment, ni même de son deuxième bataillon jusqu'au 10 mai 1871 mais seulement de suivre Béranger de Nattes dans son vigoureux et courageux commandement.

Le 9 novembre, c'est la bataille de Coulmiers, rare victoire de la guerre de 70 ou les 15 et 16^e corps reprennent Orléans à une armée bavaroise...

Au deuxième bataillon nous dit un témoin⁽²¹⁾, la charge avait été menée avec beaucoup d'entrain par le commandant de Nattes vaillamment secondé par l'adjudant-major⁽²¹⁾ de La Panouze et les autres officiers.

Le bataillon arriva sous les murs de la ferme de Cléomont des fenêtres de laquelle partaient toujours des coups de feu. L'adjudant Etourneau franchissant le mur de clôture de la cour, ouvre la porte fermée à l'intérieur et le commandant de Nattes, suivi d'un certain

20.

21.

Mobiles de la Dordogne: Emile Géraud. Faret et fils, 1904.
Capitaine adjudant major: adjoint du chef de bataillon.

nombre d'hommes pénétra dans le bâtiment principal de la ferme au premier étage duquel on trouva un groupe de Bavarois que l'on fit prisonnier.

Le 17 novembre le commandant de Nattes est promu officier de la Légion d'honneur et le 29^e commandant de Chadois qui depuis le début de la campagne commandait le 1^{er} bataillon et avait été blessé à Coulmiers est mis à la tête du régiment.

Arrêtons nous un instant sur la personnalité si attachante de Paul de Chadois, officier supérieur de grande valeur qui a incontestablement marqué de son empreinte le 22^e de marche tant par son exemplaire vigueur que par sa grande bonté pour ses hommes.



Lieutenant-Colonel de Nattes
Illustration «Mobiles de la Dordogne»
Emile Géraud - Féret et fils 1904.

Né à Saint-Barthélémy (L.-et-G.), en 1830, il entre à Saint-Cyr en 1851 et fait les campagnes de Crimée et d'Italie. Capitaine au 73e de ligne, il épouse Marie Louise de Ségur et démissionne de l'armée en 1867 pour se retirer sur sa terre de Playssade (Sigoulès).

Après le conflit franco-allemand il se présenta aux élections législatives de février 1871 et fut élu. Il siégea au centre gauche et se prononça énergiquement au mois d'octobre 1873 contre toute tentative de restauration monarchique (comte de Chambord). Par la suite il fut élu sénateur inamovible.

Le 2 décembre lors des combats de Loigny ⁽²²⁾ où les Bavares nous reprennent Orléans, le même témoin cite : «La contenance héroïque de M. de Chadois et du commandant de Nattes : toujours à cheval et particulièrement exposés à la vue et aux coups de l'ennemi; ils n'ont cessé de soutenir et d'encourager leur troupe et leur exemple a été suivi par leurs subordonnés qui ont tenu à honneur de les imiter...» et plus loin : «la contenance ferme, énergique et calme en même temps de M. de Chadois et de M. de Nattes (sic) et des officiers sous leurs ordres ne trouva pas nos hommes insensibles à l'exemple et chacun fit bravement son devoir».

A Vierzon, le 7 décembre le chef de bataillon Tocque, commandant le 1er bataillon est blessé et le commandant de Nattes se trouve donc seul à la tête des deux premiers bataillons.

Dans sa retraite sur Le Mans, le régiment quittant Chinon dans la matinée du 25 décembre arrive à Rille le 26. C'est là que le commandant de Nattes, très souffrant depuis plusieurs jours est obligé de l'abandonner. A son profond regret, il doit renoncer à aller plus loin. Il ne rejoindra le 22e de marche, alors dans la deuxième armée de Loire, commandée par le général Chanzy, que le 22 janvier 1871 pour en prendre le commandement venant d'être promu lieutenant colonel. Il n'aura donc pas participé à la bataille du Mans des 10 et 11 janvier.

Le lieutenant-colonel de Chadois pour sa part est promu colonel et chef titulaire de la brigade en remplacement du général Desmaison.

A son ami Raoul du Bois ⁽²³⁾, Béranger écrit du Grand-Bouessay à Bonchamp-lès-Laval le 29 janvier pour lui demander de lui trouver un cheval : «*Il est bien temps d'en trouver un pour le départ de demain; j'ai offert des monceaux d'or et n'ai découvert qu'une petite bique tout à fait inconfortable. J'ai un pied dans un état épouvantable qui n'empêche totalement de marcher*».

22. Loigny qui fut le centre de la lutte a bien mérité l'honneur de donner son nom à la mémorable bataille longtemps désignée sous le nom de Patay. Après avoir étudié en détail les combats du 2 décembre et parcouru le terrain où ils furent livrés, nous laissons à Patay la gloire qu'il a eue de donner son nom à la défaite des Anglais par la Pucelle en juin 1429 et Loigny reprendra la place qui lui est due (*L'armée de la Loire*, Grénet, Garnier frères Edit. 1893).

23. Le capitaine du Bois commandant la 8e compagnie au bataillon de Nattes fut blessé par coup de feu à l'épaule gauche lors de la bataille de Loigny le 2 décembre. Collec. du comte G. de Monts de Savasse (notre collègue), son petit-fils.

Un premier armistice ⁽²⁴⁾ avait été signé la veille, 28 janvier; le lieutenant-colonel de Nattes ramène son régiment en Dordogne; parvenu à Mareuil, après lecture d'un ordre du jour il procède à une première dislocation :

« Gardes mobiles du 22e !

« Vous voici rendus à vos foyers après une longue et pénible campagne dans laquelle vous avez su maintenir votre courage à la hauteur de votre devoir.

Le régiment de Dordogne a su se faire une belle page dans cette malheureuse campagne. Son nom a toujours été associé avec éloges à tous les faits d'armes de l'armée de la Loire. Vous avez bien mérité du pays, le pays vous en sera reconnaissant... ».

La retraite

« Licencié provisoire » le 7 septembre 1871 il est « licencié définitivement » le 31 décembre 1872. Il n'avait cependant pas encore fini de servir. La loi du 15 mars 1875 fixe la composition de l'armée territoriale et le 26 août 1875 « Le ministre de la Guerre informe M. de Nattes, Pierre-Marie Béranger, capitaine démissionnaire que par décret du 24 août 1875 il est nommé lieutenant-colonel au 93e régiment d'infanterie de l'armée territoriale, subdivision de Périgueux où un emploi de ce grade est vacant pour organisation. Il prendra rang du 23 juillet 1875. Signé le général commandant le XIIe corps d'armée.

Le 20 juin 1878, il est estimé par le général inspecteur des officiers de l'armée territoriale : « *de constitution vigoureuse très apte à faire campagne... apter à faire un excellent chef de corps* ». Il est vrai qu'il n'a que quarante-neuf ans. Il démissionnera de ce poste deux ans plus tard.

La vie se passe entre Paris au 51, avenue Montaigne puis au 21, de la rue de Marignan et le Mas de Montet. Le lieutenant-colonel adhère à la S.H.A.P., en 1878.

Le Mas de Montet, propriété du Lau après avoir été aux La Crotte de Chantérac ⁽²⁵⁾ qui le tenaient eux-mêmes de la famille de Malleret est « *assemblé en trois constructions diverses, manquant d'unité mais donnant une impression de richesse* » ⁽²⁶⁾. La Vergne, propriété à proximité « *conserve des pavillons à lucarne et une belle porte Louis XV* » ⁽²⁷⁾.

24. Les préliminaires de la paix seront menés du côté français par l'ambassadeur Charles de Saint Vallier, frère de mon arrière grand-père - note de l'auteur H.C. et *La guerre de 70*, F. Roth, Fayard, 1990.

25. 11 mars 1763, donation par Charles de la Crotte de Chantérac, abbé commandataire nommé à l'évêché d'Aleth, à sa sœur Elisabeth, A.D.D. Périgueux 2E 982/1.

26. Rocard et Secret: *Châteaux et manoirs du Périgord*, 1938.

27. J. Secret: *Le Périgord*, 1966.



*La marquise de Nattes et son fils
(collec. Ed. Daurie, Petit-Bersac).*

Administrateur de la compagnie d'assurances de Seine-et-Oise, ses terres surtout occupent Béranger : « bien groupées, 170 hectares en maisons de colons, situées dans les différentes métairies du Montet, la Vergne du Camp et de Richard, en terre à grains, prés, vignes, friches et bois.

La mairie de Petit-Bersac sera aussi l'objet de sa vigilante attention. Elu maire en 1878 il le demeurera jusqu'en 1898. Là il ne sollicitera pas un nouveau mandat mais conservera sa place au conseil municipal⁽²⁸⁾. Enfin il assura la présidence d'honneur du comité d'érections

28. Commandant Jean Pichardie (notre collègue), Petit-Bersac.

à Ribérac du monument commémoratif de la guerre 1870 - 1871 lancé le 19 mai 1899 par le président de la 17e section des vétérans M. d'Escodeca.

Le marquis de Nattes, son petit-fils, écrit le 27 mai 1993: «*Il se passionna pour la photographie et lors de ses séjours parisiens, il fréquentait très souvent le laboratoire de son ami Poulenc (Rhône-Poulenc). J'ai recueilli le sentiment d'un homme éveillé, on dirait aujourd'hui un esprit curieux et très estimé*». Il s'éteignit au Mas de Montet le 23 septembre 1905 à dix heures du matin ⁽²⁹⁾.

«La maquise de Nattes, née en 1840, orpheline de bonne heure, élevée près d'un oncle, le duc de Lorges, grand veneur, avait gardé le goût de la chasse où elle excellait. Cette distraction ne l'empêchait pas de s'intéresser à toutes les questions d'histoire et de littérature. Notre compagnie n'avait-elle pas l'honneur de la compter parmi ses membres particulièrement actifs? Elle avait la passion des fleurs, sa serre des orchidées renfermait des merveilles. Dans de véritables laboratoires, elle propageait les espèces les plus rares du Mexique, de la Colombie, du Guatemala et le singulier *bolbophyllum odoratum* apporté des Indes par son fils» ⁽³⁰⁾.

Autre passion plus singulière : un élevage de singes. Sarah, Roméo et Juliette vagabondant dans la campagne furent modérément appréciés alentour. L'un d'eux ne mit-il pas le feu au château de Montardy durant l'hiver 70-71?

Le 28 juillet 1912 revenant de Paris en Périgord, la marquise de Nattes trouva la mort non loin de Vendôme dans un accident de la circulation. Le marquis et la marquise de Nattes reposent au cimetière de Petit-Bersac.

De leur union est né un fils unique Pierre-Paul Armand Bérenger qui épousa le 8 juillet 1905 Anne Marie Berthe Amandine de Dreux-Brézé, vendit le Mas de Montet en 1918 et dont les descendants ont bien voulu s'intéresser à ces quelques pages résumant la vie glorieuse de leur parent, ce dont je les remercie vivement.

Un grand merci également à M. Hervé Lemoine qui à son cabinet de recherches généalogiques et historiques ⁽³¹⁾ m'a apporté les meilleurs sources d'informations du service historique de l'armée.

H. de C.

29. Déclaration à la mairie de Petit-Bersac n° 5 - 23 septembre 1905 à un «heure du soir».
30. Id. 16.
31. Cabinet Lignière, rue Cambronne, Paris.

DANS NOTRE ICONOTHEQUE

La vie au Moustier il y a 50 000 ans présentée à l'American Museum of Natural History

par Brigitte et Gilles DELLUC



L'American Museum of Natural History de New-York est célèbre pour ses magnifiques dioramas consacrés aux animaux. Les animaux sont présentés dans des paysages reconstitués au début du siècle avec des techniques très minutieuses, difficiles à mettre en oeuvre aujourd'hui. De grandes expositions y sont consacrées aux Amérindiens, à leur mode de vie, à leur art et aux objets de leur vie de tous les jours. Mais l'aventure préhistorique de l'homme y tenait peu de place. On sait aujourd'hui que l'Amérique a été peuplée, à partir de l'Asie, par les plus anciens *Homo sapiens* à une date que l'on situe à environ 30.000 ans. Certains archéologues estiment même qu'il est possible de faire remonter bien plus tôt le peuplement de l'Amérique et les recherches se poursuivent activement (Lavallée, 1995). De toute façon ce peuplement s'inscrit dans celui de toute la terre et il était parfaitement judicieux de présenter l'aventure humaine dans sa dimension planétaire.

C'est ce que vient de réaliser Ian Tattersall, l'actuel conservateur de ce musée, dans une galerie consacrée à la biologie et à l'évolution humaine. Outre une réplique de la frise des cerfs de Lascaux, plusieurs dioramas illustrent cette présentation.

L'un d'eux est consacré aux hommes de Néandertal, mis en scène sur le site même du Moustier. Trois personnages sont en pleine activité :

- un homme debout, répondant au type classique de Néandertal, est en train de tailler en pointe l'extrémité d'une sagaie en bois. Cette activité a été mise en évidence par l'étude de l'usure des outils de pierre ainsi que par celle de quelques exceptionnelles pointes en bois préservées, datant de 300.000 ans (Tattersall, 1993, p. 128)

- une femme assise tend, de la main gauche, une peau qu'elle maintient fermement avec ses dents comme dans un étau et, de l'autre, elle racle la peau avec un outil de pierre, pour la préparer. Cette technique de préhension a été mise en évidence, selon J.-J. Hublin, par l'étude de la morphologie faciale très particulière des hommes de Néandertal et par l'observation de l'abrasion préférentielle de leurs incisives et de leurs canines (Hublin, 1988, p. 38-39 ; Tattersall, 1993, p. 129 ; Delluc, 1995, p. 53)

- une seconde femme, assise à droite, tend la main vers la première comme pour l'aider à étirer la peau.

Les personnages sont installés dans l'entrée d'un abri calcaire dont l'aspect est bien rendu avec cette érosion particulière au calcaire coniacien des environs des Eyzies. L'abri domine la vallée : c'est l'abri classique du Moustier. L'artiste était venu sur place pour s'imprégner du paysage encaissé entre les falaises : l'arrière-plan du diorama montre les rochers de la Vézère.

Ce diorama répond aux besoins d'une information intelligente du public. Des dioramas spectaculaires viennent également d'être réalisés au musée de Tautavel près de Perpignan. La reconstitution et la mise en

scène demeurent un prodigieux levier pédagogique à condition d'être mis en jeu par des scientifiques rigoureux.

B. et G. D.

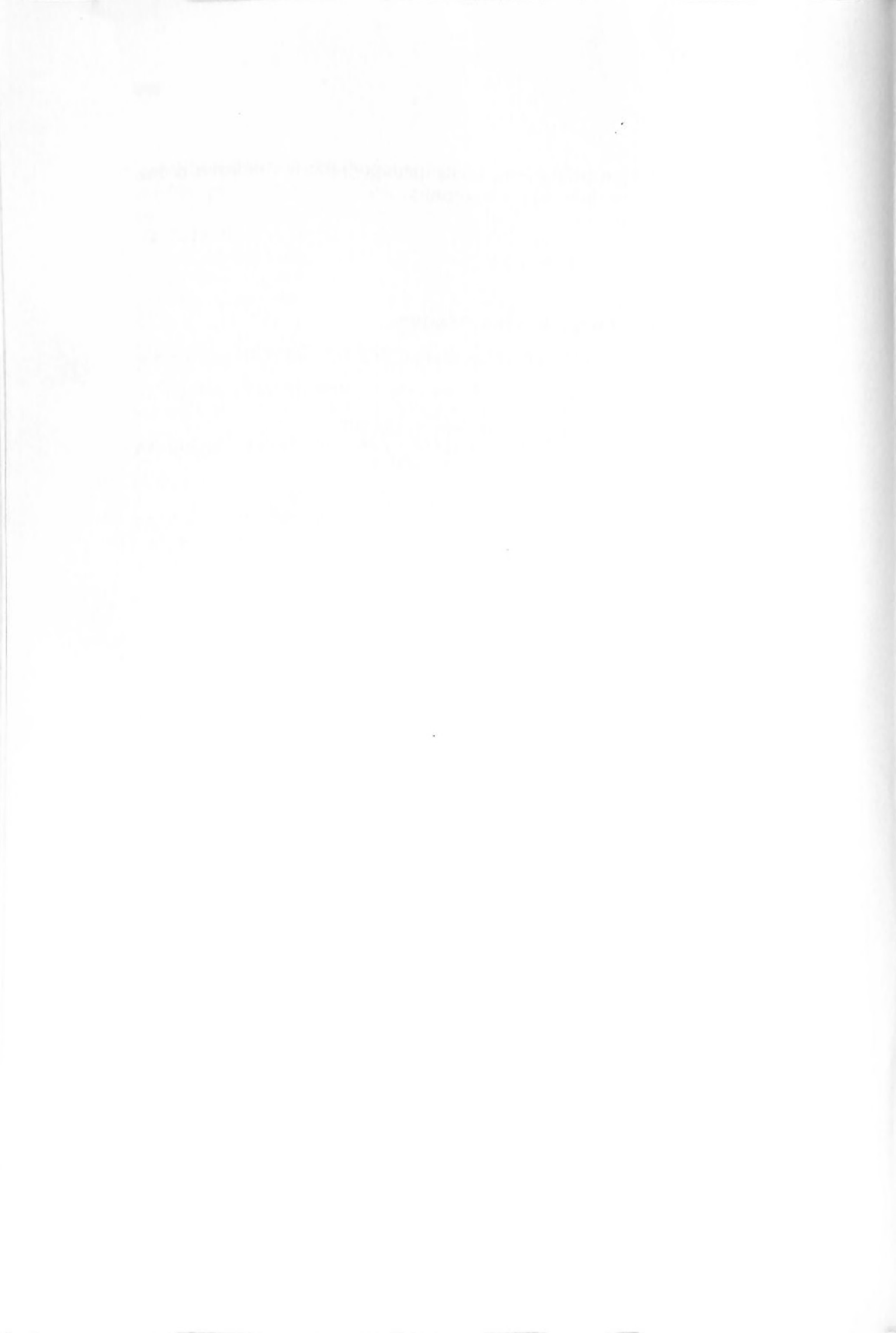
Quelques indications bibliographiques

DELLUC G. et col. 1995 : **La Nutrition préhistorique**, Editions Pilote 24, Périgueux.

HUBLIN J.-J. 1988 : Les populations, in : **De Néandertal à Cro-Magnon**, Musée de Préhistoire d'Ile-de-France, Nemours, p. 25-42.

LAVALLEE D. 1995 : **Promesse d'Amérique**, Hachette, Paris.

TATTERSALL I., 1993 : **The human odyssey. Four million years of human evolution**, New England Publishing Associates, New-York.



NOTES DE LECTURE

Nous avons relevé dans les **Cahiers Saint Simon** :

Iconographie de Fénelon. Numéro spécial du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXVIII, 1991, 125 p., 50 fig.

"Il fallait effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait", observe Saint-Simon dans sa chronique de 1715 où, vers 1746, il rapporte la mort de Fénelon. Quelles effigies de l'écrivain connaissait-il? Nombre d'estampes sans doute, largement gravées et diffusées dès ce premier XVIII^e siècle, ou utilisées en frontispices des éditions; et sans doute l'une au moins des versions peintes par Vivien, voire son pastel, aujourd'hui introuvable, conservé jadis par le marquis de Fénelon, neveu et éditeur du prélat et ami de Saint-Simon.

La fortune triomphale et constante du *Télémaque*, l'édification, au long du XVIII^e siècle, d'une figure légendaire de l'archevêque, "philosophique", civique et "bienfaisante", devaient engendrer une prolifération de portraits posthumes, dans toutes les techniques et tous les formats. Dès 1951, M. Jean Secret, dans un bref article réimprimé en tête de ce numéro du *Bulletin*, appelait à leur étude comparative et classée; quarante ans après, René Faille lui donne satisfaction et, sur cent cinq pages serrées, trace la généalogie de ces représentations à la fois répétitives et insensiblement variées. Notre ami Faille, qui a consacré son érudite carrière à l'image d'Ancien Régime, et est à la fois familier du Périgord original de Fénelon, de la Cour versaillaise, et des sources archiépiscolales cambrésiennes, était certes tout désigné pour l'élaborer.

Classiquement divisé entre peintures, gravures, sculptures, médailles et objets d'art, son catalogue repose sur des recherches exhaustives et, comme on pouvait s'y attendre, révèle - sans que M. Faille le souligne lui-même - que la surabondante iconographie de Fénelon dérive presque intégralement de quelques types en nombre fort réduit : les pénétrants portraits à l'huile et au pastel de Joseph Vivien, dont l'exacte quantité et la chronologie ne peuvent être entièrement reconstituées, mais qui furent exécutés à Cambrai, dans l'orbite de l'électeur de Cologne Joseph-Clément de Bavière, lors des dernières années de Fénelon; et les portraits peints et gravés par, ou d'après, le plus modeste François Bailleul, peu après la mort du modèle. Subsistent de nos jours deux toiles vraisemblablement autographes de Vivien, l'une, que M. Faille date de 1713, à l'Alte Pinakothek de Munich et qui provient évidemment des Wittelsbah (par l'électeur de Cologne?), l'autre, de 1714 ou 1715, où la fatigue du prélat est plus sensible, conservée à Versailles, et qui résulte d'une saisie révolutionnaire; elle a inspiré beaucoup des effigies composées au XIX^e siècle, mais le XVIII^e avait plutôt utilisé le pastel de Vivien qui appartenait au marquis de Fénelon, et disparu depuis. Quant au portrait de Bailleul, acquis en 1975 par le Musée de Périgueux, il présente la double particularité d'être posthume (il est signé et daté 1718) et de donner de Fénelon une image institutionnellement fastueuse, à la Rigaud, dans l'atelier duquel Bailleul avait longtemps travaillé. Aussi engendra-t-il des gravures qui se prétendaient d'après Rigaud, ou des dérivations peintes attribuées au Catalan: soit une famille d'images qui

rapprochaient, iconographiquement parlant, Fénelon de Bossuet, le modèle des grands portraits de celui-ci par Rigaud se révélant dominant. Un bref et clair article de Michel Soubeyran sur cette toile de Bailleul était paru dans la même revue en 1975, lors de son entrée à Périgueux: il est ici réimprimé (p. 13-17) et rappelle que, gravé dès 1717 par Duflos pour l'édition de *Télémaque*, le type Bailleul a dû être représenté par des toiles ou dessins antérieurs au tableau périgourdin.

M. Faille répertorie par ailleurs cinq portraits anonymes, et de facture modeste, qui peuvent s'étager entre 1697 et 1704 et nous fournir le visage d'un Fénelon plus jeune et moins épuisé, mais aussi, à force de maladresse des peintres, moins crédible.

De la forêt des effigies gravées - M. Faille en a repéré quelque trois cents - ne sont retenues ici qu'une quarantaine, réparties entre frontispices allégoriques ou simples, estampes autonomes, portraits ou recueils d'hommes célèbres, et compositions allégoriques ou historiques; leur filiation est généralement établie, et certains parmi les grands graveurs de reproduction ont intercepté les peintures de Vivien ou de Bailleul: ainsi Benoit Audran, Drevet ou Duflos. Sans valeur documentaire sur le visage de Fénelon au contraire, mais fort instructives sur sa légende et sa "réception", les gravures allégoriques, les épisodes de la vie de l'écrivain, et les toiles qui les inspirent (Monsiau, Evariste Fragonard...) mériteraient mieux qu'une simple énumération de catalogue: ces œuvres curieuses et édifiantes en disent long sur l'imaginaire des Lumières tardives et du préromantisme et sur les figures paradigmatiques qui s'y forgeaient; mais ce n'était pas le propos de M. Faille, et le genre du catalogue ne s'y prête évidemment pas.

La même curiosité non documentaire s'attache pour nous aux effigies sculptées, toutes posthumes et souvent très tardives. Si le subtil buste de marbre taillé par Jean-Baptiste Lemoyne dès 1724 pour le tombeau érigé à la cathédrale de Cambrai aux frais du marquis de Fénelon est encore un fin portrait, en étroit rapport avec ceux de Vivien et de Bailleul (Cambrai, Musée municipal), les statues, bustes, médailles et médaillons de XVIII^e siècle tardif et du XIX^e siècle tire leur intérêt du culte des grands hommes et de la "statuomanie" qu'il engendre. Un sort particulier doit être réservé au marbre en pied commandé à Lecomte en 1776 par le comte d'Angiviller au sein de la série de Français illustres ordonnée par Louis XVI pour le Louvre (aujourd'hui à l'Institut de France) et aux jolis biscuits de Sèvres qui la diffusèrent; à la belle statue couchée de David d'Angers pour le tombeau néo-classique de la nouvelle cathédrale de Cambrai (1826; plâtres originaux à la Galerie David d'Angers à Angers); aux deux figures de Lanno, l'une en pied et de bronze pour le cours Tourny à Périgueux (1840, fondue sous l'Occupation et remplacée en 1961 par une rigide statue en pierre de Privat), et l'autre, chère aux Parisiens, de pierre et assise à la célèbre fontaine dite "des quatre évêques" place Saint-Sulpice (1847); et au romantisme historicisant de l'effigie de pierre dressée entre 1852 et 1857 par le dévot Bonnassieux sur l'entablement du nouveau Louvre.

Enfin les objets usuels ou décoratifs ornés d'un portrait de Fénelon furent nombreux au siècle dernier; la liste fournie par M. Faille n'est sans doute qu'indicative, mais édifiante déjà, avec ses vases de Sèvres à la double effigie de Bossuet et Fénelon, réconciliés par la mort et par l'histoire officielle, ses sujets de pendules, ses petits bronzes, ses biscuits et ses fonds d'assiettes en falence.

Si le travail de René Faille reste délibérément neutre et informatif, il devrait pouvoir servir de base, non seulement à des découvertes ultérieures, mais à des commentaires enrichissants sur la fortune de Fénelon et sur les mentalités historiques.

Hélène Himelfarb.

Du nouveau sur Rachilde

J'ai déjà mentionné le goût des parents et des grands-parents de Rachilde pour le spiritisme, et évoqué les soirées du Cros où ils faisaient tourner les tables et invoquaient les esprits ⁽¹⁾. Et je déplorais d'avoir cherché en vain l'ouvrage du grand-père de l'écrivain, Urbain-Raymond Feytaud : *Le Spiritisme devant la Conscience* ⁽²⁾. Je remercie notre collègue et infatigable chercheur, M. le Professeur Golfier, qui vient de me remettre cet opuscule.

Dans ce livre, Urbain-Raymond Feytaud fait part des expériences et phénomènes qui firent du libre-penseur et voltairien qu'il était le «croyant des vérités naturelles et immatérielles qui sont à la base du spiritisme».

Il était journaliste à Valenciennes lorsqu'un ami le convia à une séance chez une certaine mademoiselle R... Voici son récit :

...«La séance commença par une courte invocation aux bons esprits; les assistants furent invités à formuler mentalement des questions, ce que la plupart, sans doute firent, comme Raymond, en pure perte. Pourtant, la table ayant parlé au moyen de coups frappés, recueillis et constatés par l'alphabet, plusieurs personnes se déclarèrent satisfaites; solutions isolées et anonymes, il est vrai, et de nature à faire hésiter la confiance du nouvel initié, lorsque tout à coup la table, se mut plus vivement, et se dégageant des mains posées sur elle, se dirigea lentement vers une vieille dame assise au premier rang des spectateurs, et relevant lentement un de ses bouts, jusqu'au visage de cette personne, la table sembla vouloir l'embrasser ou se faire embrasser par elle. L'assistance avait suivi avec une attention un peu mêlée de doute, lorsque la bonne dame, vivement émue, s'écria, fondant en larmes, qu'elle venait d'appeler l'esprit de sa fille morte, évocation justifiée du reste par l'alphabet, avant le voyage de la table»...

Profondément étonné, M. Feytaud demanda une «séance particulière» au médium. Il avait préparé des questions «insignifiantes et banales» et «mentalement évoqué l'esprit de sa mère» ⁽³⁾:

...«L'esprit invoqué est là. Interrogez, fit le médium.

- Comment t'appelles-tu, questionna Raymond?

- Charlotte de Glanc, fait écrire l'esprit.

C'était bien le nom de famille de la mère du questionneur, et la surprise de celui-ci fut d'autant plus grande, qu'il ne se rappelait pas à ce moment le prénom de sa mère.

Demande. - Où es-tu morte, à quelle époque, et dans quelle rue?

Réponse. - A.P., en 1816, et rue de la Reconnaissance.

Or, la rue désignée portait réellement ce nom en 1816, et s'était appelée auparavant rue Civique.

A ces questions de banale intimité, Raymond voulut en ajouter une autre en rapport indirect avec le spiritisme et rappelant un fait dont son père lui avait souvent parlé:

- Te rappelles-tu, dit-il à l'esprit, le rêve que tu fis, lorsque mon frère aîné, aide-major dans la jeune garde, était à l'armée?

Réponse. - Oui; je vis mon fils Victor, enfermé prisonnier dans une église, située sur le bord d'une rivière, s'échapper par un trou, traverser la rivière à la nage, et tomber inanimé sur la rive opposée. C'est moi qui le ranimai et lui donnai la force de se sauver.

1. SHAP, 1993, p. 797.

2. Thiviers, Fargeot, 1893 pour la librairie Chemouil, de Paris.

3. Urbain-François Feytaud avait épousé civilement le 29 décembre 1793 à Périgueux Charlotte Deglane et religieusement le 31 juillet 1807.

Questionné sur le nom du village, l'esprit ne répondit pas, et lorsque, le même soir, Raymond, qui logeait chez son frère, lui raconta la communication, Victor en reconnut l'exactitude, et ajouta: «Notre mère n'a pas dit le nom du village parce que je ne l'ai jamais su moi-même», comme si ce qui n'avait pu rester dans la mémoire du fils devait être ignoré par l'Esprit de la mère».

La femme du journaliste, Isoline Desmonds, fréquentait aussi les esprits et malgré quelques déceptions ⁽⁴⁾ proposa à son mari de faire précéder des séances de spiritisme d'une «prière à l'Esprit Saint pour réclamer ses lumières». Ils la réciteraient tous deux lors des expériences spirites de Valenciennes. On faisait tourner les tables, écrire les médiums. Les esprits étaient parfois tapageurs et belliqueux:

«L'un d'eux, un cousin, élève pharmacien, mort récemment, harcelait surtout Mlle S... par de fréquentes menaces. A chaque instant, elle le rencontrait sur son passage, montrant le poing, lançant quelques mots injurieux, et se faisant même sentir par des brusqueries toutes matérielles. Tantôt, au moment où elle porte une tasse pleine de café à son beau-frère, l'esprit, qu'elle aperçoit devant elle, frappe fortement son bras, et fait voler en l'air tasse et liquide, au grand ébahissement des personnes présentes. Tantôt elle arrive au salon, coiffée d'une salade artistiquement placée dans ses cheveux sans quelle s'en fût aperçue, ou portant accroché à sa ceinture un ustensile de cuisine. Tantôt enfin elle aperçoit, lançant avec force vers elle, mais sans l'atteindre, l'un des flambeaux du piano, que les assistants voient traverser la pièce, sans comprendre comment il a pu quitter l'instrument».

Il arriva même à l'un d'eux de déménager le mobilier de la maison de le dresser, sous forme de pyramide, dans le salon des Feytaud.

Et puis, bientôt, les messages de l'au-delà se multiplièrent, les plus divers et les plus inattendus: Fénelon, recommandant la prière, Lamennais, la Foi, Lacordaire, la Charité; jusqu'à Savonarole qui réclamait d'avantage d'altruisme et de bonté. Ovide suivait pour inviter à suivre Jésus «Vie et Lumière» et saint Bernard polémique avec M. de Feytaud qui commentait ses sermons. Saint Augustin faisait l'éloge de la médianité et Socrate affirmait «que les maximes de l'Evangile avaient toujours germé dans son cœur» ⁽⁵⁾.

Le cercle de ces spirites s'agrandissait: le médecin Victor Feytaud, frère du journaliste, le savant Babinet, physicien et astronome. Des séances eurent lieu chez Allan-Kardek.

Cet ouvrage permet de mieux connaître les grands-parents de Rachilde. Sa mère aussi, Gabrielle, devenue à son tour spirite expliquera à l'éditeur Le Dentu que le pseudonyme de sa fille venait d'un gentilhomme suédois apparu au Cros, lors d'une invocation aux esprits ⁽⁶⁾. On sait qu'elle sombra dans la folie et combien l'atmosphère familiale pesa lourdement dans le comportement et l'œuvre de l'écrivain.

Pierre Pommarède.

4. «Mme F. était un jour à converser affectueusement et pieusement avec l'Esprit de sa mère, lorsque tout à coup, et sans qu'elle puisse retenir son bras, sa plume trace en gros caractères, et répète cinquante fois convulsivement le mot si grossièrement qu'importe si héroïquement historique.

- Comment s'appelle ce saligaud? s'écrie Raymond, moitié riant, moitié indigné.

- Je m'appelle Guillaume, et répète m... del

- Mange-la donc, cochon!

- Quand je vivais, j'en faisais comme toi, mais je n'en mangeais pas.

La conversation finit sur cette riposte et la communication de Mme F., avec l'esprit de sa mère resta interrompue».

5. Op. cit. p. 132-148.

6. SHAP, 1993, p. 797.

Moïse Géraud, **Antoine de Tounens ou une royauté difficile**, préface de S.A.R. le Prince Philippe d'Araucanie, à compte d'auteur, 1995, 78 p., vendu à la mairie de Tourtoirac (24390).

L'auteur, originaire de Tourtoirac, a réalisé son vœu: voir publier un ouvrage sur Orélie Antoine, écrit par un de ses compatriotes. Depuis quelques temps déjà, le pays natal avait honoré son roi. Mais l'hommage de Moïse Géraud réchauffe le cœur de tous les partisans de l'aventure orélide. Comme le dit le Prince Philippe dans la préface pleine d'à-propos: «Ces peuples indiens d'Argentine et du Chili sont toujours soumis à un traitement injuste et inadmissible de la part des républiques créoles qui occupent leurs territoires et prospèrent sur leurs dépouilles. La vision d'indépendance et de liberté d'Orélie Antoine de Tounens reste actuelle. C'est ce qui en fait la grandeur certaine».

Jacques Lagrange.

Marie-Françoise Couppey et Bernard Barbarin, **Le Périgord à pied**, Editions Fanlac, Périgueux, 1995, 190 p.

Dans une présentation claire et soignée, les auteurs invitent les amateurs de découvertes pédestres sur 55 itinéraires, souvent insolites. Le choix de ces balades à thème permet de parcourir les différents Périgord et d'admirer bien sûr ses châteaux et ses églises, ses sites préhistoriques, mais aussi son vin, ses richesses naturelles, son passé industriel et ses jardins.

Un livre précieux pour se lancer sur les routes et les chemins, sans risquer d'être déçu.

Petites randonnées au pays de Dronne, Ribéraçois et Double, Régie départementale du Tourisme de la Dordogne, Périgueux, 1994, 106p.

Ce guide est le sixième publié par la régie départementale à l'intention des randonneurs, toujours plus nombreux. Celui-ci porte sur le Ribéraçois et la Double, régions encore trop méconnues et dont les richesses multiples attendent les «touristes» et... les Périgourdins.

Marie-Odile et Jean Plassard, **Visiter la grotte de Rouffignac**, Editions Sud-Ouest, Bordeaux, 1995, 32 p.

Réédition dans une présentation améliorée de la plaquette sur la grotte de Rouffignac. A noter de belles photographies présentant les peintures murales couvertes d'inscriptions au noir de fumée et les mêmes après nettoyage.

La Dordogne vue du ciel, Editions Altitude, Paris, 1995, 140 p.

Un très bel album, où les photographies de Lucien Boulland révèlent un Périgord différent, au charme renouvelé. Les textes, courts et précis, sont d'Alain Bernard et Gilles Ray.

Députés et sénateurs de l'Aquitaine sous la IIIe République 1870-1940, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, Bordeaux, 1995, 368 p.

Un travail important qui donne non simplement la liste des députés et sénateurs aquitains sous la IIIe République, mais qui analyse les carrières, le

milieu social, l'enracinement local des 337 élus qui représentèrent l'Aquitaine au Palais-Bourbon et au Palais du Luxembourg.

L'enquête a été menée par les membres de l'Equipe de recherche en histoire politique Contemporaine (ERHPC) de l'Université Michel de Montaigne.

Jean-Jacques Cleyet-Merle, **La province préhistorique des Eyzies**, CNRS Editions, Paris, 1995, 128 p.

En présentant les richesses préhistoriques de la région des Eyzies, J.-J. Cleyet-Merle, conservateur du musée national de préhistoire, a réussi à faire un ouvrage à la fois complet sur le plan scientifique et lisible pour tous ceux, et ils sont nombreux qui s'intéressent à la préhistoire sans être des spécialistes. La présentation soignée et les nombreuses illustrations en facilitent la lecture.

Le Petit Fûté, Nouvelles éditions de l'Université, Paris, 1995, 246 p. + 96 p.

Un petit guide précieux avec de nombreuses adresses utiles à Périgueux, Bergerac et Sarlat et des commentaires pleins d'à-propos.

Le supplément livre, à travers les «Escapades en Périgord», des occasions de découvertes avec là encore des adresses utiles.

Jean-Paul Bordier, **Montagnac-La-Crempse**, Editions du Roc de Bourzac, Bayac, 1995, 88 p.

L'auteur fait revivre avec beaucoup de sensibilité l'histoire de cette «paroisse», de la préhistoire à la Première Guerre Mondiale, paroisse car celle-ci dépassait les limites de la commune actuelle. Se référant à des sources sûres, J.-P. Bordier donne des faits précis et a su retrouver des familles descendant de personnages cités dans le texte.

Gilles Delluc avec la coll. de Brigitte Delluc, Martine Roques, **La nutrition préhistorique**, Editions Pilote 24, Périgueux, 1995, 224 p.

Comment les hommes de la préhistoire se nourrissaient-ils? Le présent ouvrage s'efforce de répondre à cette question, d'une manière à la fois complète et accessible. Il propose une approche médicale et anthropologique de la nutrition préhistorique. Il confronte les connaissances scientifiques des nutritionnistes et les données matérielles acquises par les préhistoriens.

Selon le professeur de Lumley, qui a préfacé le livre, «c'est un essai réussi de paléo-physiologie», qui nous donne à penser que les préhistoriens n'étaient pas victimes des maladies nutritionnelles que nous connaissons aujourd'hui trop bien...

Jean-Baptiste Mazet, **Domme en France 1281-1900**, Domme, 1995, 140 p.

Beaucoup de livres ont déjà paru sur Domme. Celui-ci, écrit par un enfant de Domme, apporte des vues originales et des informations nouvelles sur la bastide.

Abbé Emmanuel Costisella, **Histoire du lycée-collège du Cluzeau à Sigoulès**, Presbytère de Sigoulès, 1995, 90 p.

Cette plaquette relate l'histoire d'une école en milieu rural, fondée au

siècle dernier à l'initiative de quelques personnes. Naguère encore le dévouement inlassable de religieuses en assurait le fonctionnement.

Un évêque dans la tourmente révolutionnaire, Jean-Marie du Lau, archevêque d'Arles et ses compagnons martyrs, Université Paul-Valéry, Montpellier, 1995, 136 p.

Gérard Cholvy a réuni les actes du colloque du II^e centenaire de l'anniversaire de la mort de Mgr du Lau et de ses compagnons, tenu à Arles les 2-4 octobre 1992. A travers ces communications, c'est toute la personnalité d'un évêque d'Ancien Régime qui apparaît, jusqu'au don total de sa personne.

Dominique Audrerie.

LES PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIÉTÉ

- Veuillez noter dès aujourd'hui sur votre *agenda* que, le 1^{er} novembre étant un mercredi, nos activités de novembre seront décalées d'une semaine : *notre réunion mensuelle aura lieu le 8 novembre et la soirée le 15 novembre.*

- *Nos prochaines soirées* à 18h30 au siège : *le 12 juillet 1995* une soirée sur «Les Cent ans de l'Automobile-club de Périgueux» par le marquis de Fayolle ; *le 13 septembre* une soirée sur un thème à préciser par M. François Bordes (sous réserves) ; *le 15 novembre* une soirée sur «La nutrition préhistorique» par M. Gilles Delluc (avec la collaboration de Mmes Martine Roques et Brigitte Delluc).

- *Notre excursion de printemps*, sous la conduite de M. Gibert, aura lieu le samedi 24 juin dans le sud-est du département aux confins du Lot et nous permettra de découvrir Florimont-et-Gaumier, la Bourianne périgourdine, Saint-Aubin-de-Nabirat, la grotte de Péchialet, notamment.

- *Notre excursion d'automne*, le dimanche 10 septembre après-midi, aura pour but la visite du musée de la carte postale à Milhac-de-Nontron.

- Le directeur du *Bulletin* dispose maintenant d'un ordinateur. Il est aidé à temps partiel par une personne qui prépare la composition des articles de façon à fournir à notre imprimeur un document pratiquement prêt à être imprimé. Dès maintenant les manuscrits (dactylographiés) doivent être remis, dans la mesure du possible, accompagnés de la disquette correspondante (avec l'indication du logiciel utilisé par l'auteur).

- Les auteurs d'articles retenus pour la publication dans notre *Bulletin* trouveront en fin de cette rubrique un tableau des principaux signes de corrections typographiques. Environ deux mois avant la sortie du *Bulletin*, chaque auteur reçoit son article qu'il doit relire et corriger en utilisant les signes typographiques conventionnels. Ces annotations doivent être présentées de la façon la plus minutieuse possible

pour permettre à l'imprimeur de corriger les erreurs (une seule relecture d'auteur pour chaque article).

DEMANDES DES CHERCHEURS ET COURRIER DES LECTEURS

- Le Pr. Henry de Lumley (Directeur du Muséum National d'Histoire Naturelle, I.P.H. 1 rue René-Panhard, 75013 Paris) nous écrit que le *Bulletin de la S.H.A.P.* est très apprécié des chercheurs et étudiants fréquentant la bibliothèque de l'Institut de Paléontologie Humaine et qu'il souhaite même en recevoir deux exemplaires.

- M. Claude-Henri Piraud (97, rue du Bac, 75007 Paris) s'intéresse à Jérôme de Périgueux, se heurte à beaucoup de difficultés pour trouver des références précises et souhaite entrer en contact avec les personnes qui poursuivent aujourd'hui des recherches sur ce thème.

- Dr Roland Vetter (Am Linkbrunnen 32 a, 69412 Eberbach, R.F.A.) recherche tous renseignements sur Ezéchiél du Mas, comte de Mélac, né en 1630 à Sainte-Radegonde (Gironde) dans le château (?) Mon(t)breton (d'après la biographie de Léo Drouyn, Actes de l'Académie de Bordeaux, 1885) et ses relations éventuelles avec la Dordogne.

- L'Office municipal du Tourisme de la ville du Cateau-Cambrésis (B.P. 22, 59360 Le Cateau-Cambrésis) : recherche tous documents concernant la vie de Fénelon dans le Périgord ainsi qu'un descriptif du costume périgourdin (vêtements masculins et féminins) et des coiffes au XVIII^e siècle pour préparer la célébration du tricentenaire de l'arrivée de Fénelon en Cambrésis.

- Le 26 août 1995 se tiendra à Cadouin le deuxième colloque organisé par les Amis de Cadouin sur le thème «Les monastères et l'eau» avec la participation de spécialistes venus de la France entière (l'eau liturgique, l'eau dans l'abbaye, les transports par eau, l'eau dans la toponymie cistercienne...). Colloque ouvert au public (renseignements à: Les Amis de Cadouin, 24480 Cadouin et tél. 53.63.36.28). Inscription (50 F) par correspondance ou sur place le jour même à partir de 9 h.

DEUX PERIGOURDINS DANS L'HISTOIRE DES FRANCAIS AU SAHARA : UNE RECHERCHE QUI A PROGRESSE GRACE AUX PETITES NOUVELLES ET QUI SE POURSUIT.

- Le Dr J.-P. Duhard (Villa Iratzaldea, 18 rue Estagnas, 64200 Biarritz ; tél. 59.24.32.13) remercie les lecteurs des Petites nouvelles pour les informations fournies à la suite de ses précédentes demandes et nous prie d'insérer le texte suivant :

«Un des épisodes déterminants de l'histoire de la découverte et de la conquête française du Sahara fut la traversée du territoire des Touareg par le Tassili de l'Ajjer, le Hoggar et l'Aïr, depuis Ouargla jusqu'à Agadès, par une caravane de 1.000 chameaux et 300 hommes conduite par Fernand Foureau et le commandant Lamy. Après un périple de 7.000 kilomètres qui les fit passer par le lac Tchad et rejoindre le Congo, ils débarquèrent à Bordeaux, très exactement deux ans après leur départ. Deux Périgourdins participèrent à cette extraordinaire aventure.

L'un, l'adjudant Fernand Jacques, né à Mussidan le 29 avril 1865, mourut d'épuisement à Bangui, à quelques jours d'embarquer pour la France. Fils de François Jacques et de Marie Eytier, il s'était engagé en avril 1886 dans le 1er régiment de Tirailleurs algériens et resta en Algérie jusqu'en 1896, à la faveur de deux rengagements. Passant au 2ème régiment des Tirailleurs algériens en mai 1896, il fit partie du corps expéditionnaire de Madagascar dont il revint adjudant en février 1898, avec la médaille militaire et la croix de chevalier de l'Ordre d'Anjouan. Revenu au 1er régiment de Tirailleurs algériens en garnison à Blidah, il se porta volontaire pour escorter la Mission saharienne où il fut incorporé le 20 septembre 1898.

L'autre, le sergent Villepontoux, né à Vergt, prit une paisible retraite dans son village natal, où il repose. Né le 24 décembre 1872, fils naturel d'Anne Villepontoux, il s'engagea le 26 novembre 1892, également dans le 1er régiment de Tirailleurs algériens, et fut volontaire lui aussi pour Madagascar puis pour la Mission saharienne. Revenu à Vergt comme adjudant, il prit sa retraite proportionnelle et fut nommé sous-lieutenant dans l'armée territoriale. Il se maria, aurait eu une fille mariée à un Lavaud (?), reprit du service à la mobilisation en août 1914 et mourut en 1935, avec le grade de capitaine.

Le général Reibell, chef de l'escorte militaire de la Mission, eut sous ses ordres Villepontoux à Fort-Miribel puis à Madagascar. Il se trouve qu'il se réfugia à Périgueux en 1940, fuyant Strasbourg occupé, et qu'il vécut une quinzaine d'années chez Mlle Pourquet, 94 rue Victor-Hugo, jusqu'à sa mort.»

J.-P. Duhard et l'association «Le souvenir saharien» qu'il anime préparent la commémoration du centenaire de la Mission saharienne (entre 1998 et 2000) et continuent à rechercher tous documents ou renseignements complémentaires concernant la Mission Foureau-Lamy.

Pour toute correspondance concernant la rédaction des *Petites Nouvelles*, écrire à Mme Brigitte Delluc, secrétaire générale adjointe, au siège. Tenir compte du délai qui s'écoule entre la rédaction du texte et sa parution (environ un mois et demi).

B. D.

SIGNES CONVENTIONNELS DE CORRECTION

Retourner :	lettres, mots	il lui demanda : « Est-ce là tout ? » Il lui fit :	3/ 3/ 3H
	ligne	« Oui, monsieur. » Il ne savait pas que Vatel avait	pour opérer ses ans, et s'en va 3H
Passer page précédente		Il attend quelque temps; les autres pour-	
Corrections multiples		voyelles ne viennent point; sa tête s'échauffait, il	α [n] t f l e
— 4° —		croit qu'il n'a point d'autre marée; il pousse	α [n] t f l e
Espaces à baisser		Gourville, et lui dit : « Monsieur, je ne survivrai pas à	X X X
Espacements à égaliser		cet affront-ci; j'ai de l'honneur et de la réputation à	z #
Faire suivre		perdre. »	2/
		Gourville se moqua de lui.	5
Bécher		Vatel monte à sa chambre, met son épée contre	
Vérifier		la porte, et se la passe au travers du cœur; mais	
Atteindre		ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna	00 00
Correction annulée		deux qui n'étaient pas mortels : il tombe mort. La	# #
Nettoyer		marée cependant arrive de de tous côtés; on	~~~~~
		cherche Vatel pour la distiller ; on va à sa	
		chambre; on heurte, on enfonce la porte; on le	2/ 5/
Aligner (sortir)		trouve noyé dans son sang; on court à Monsieur le	
Aligner (rentrer)		Prince, qui fut au désespoir. Monsieur le Duc pleura :	
Chasser ligne suivante		c'était sur Vatel que roulait tout son voyage de Bour-	
		gogne. Monsieur le Prince le dit au roi fort triste-	
Interligne	à diminuer	ment : on dit que c'était à force d'avoir de l'hon-	→ →
	à augmenter	neur en sa manière; on le loua fort, on loua et bla-	# #
		ma son courage.	# #
Mettre 1 ligne de blanc		Le roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retar-	# #
Passer ligne précédente		daît de venir à Chantilly, parce qu'il comprenait l'ex-	# #
		cès de cet embarras. Il dit à Monsieur le Prince qu'il	
Espace à réduire		ne devait avoir que deux tables et ne se point	2/ 2/
Espace à supprimer		charger de tout le reste. Il jura qu'il ne souffrirait	
Chasser page suivante		plus que Monsieur le Prince en usait ainsi; mais	
		c'était trop tard pour le pauvre Vatel.	

NOTA. — En définitive, toutes les corrections s'indiquent par combinaison de quelques signes. Les signes indiqués à l'emplacement même de la correction sont toujours répétés en marge, pour attirer l'attention du compositeur.

Repérage : / pour une lettre, H pour un groupe de lettres.

Exécution : S supprimer, L ajouter, 3 retourner, U transposer, C rapprocher, E chasser.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHEOLOGIQUE DU PÉRIGORD

OUVRAGES DIVERS

- E. Espérandieu, *Inscriptions antiques du musée de Périgueux*, Paris-Périgueux, 1893, 123 p., 11 pl.
La plus complète des éditions des inscriptions présentée au musée du Périgord avant que ne soient effectuées les fouilles de Vésone. Cet ouvrage garde une grande valeur car aucun recueil n'a été publié depuis avec autant de commentaires. Le corpus est en outre précédé d'une présentation de Périgueux antique et de ses institutions.
100 F
- P.-J. Lavielle, *Notre-Dame des Vertus*, Périgueux, 1924, 50 p.
L'histoire de l'église de Notre-Dame-de-Sauilhac, des cultes qui y étaient pratiqués et des légendes qui s'y rattachent.
10 F
- J. Roux, *Inventaire du trésor de la Maison du Consulat de Périgueux*, Périgueux, 1934, 189 p.
Cet ouvrage présente les manuscrits médiévaux "qui concernent les droits, franchises et libertés de la présente ville de Périgueux et autres pièces concernant le bien public".
50 F
- F. Fournier de Laurière, *Les grands travaux de voirie à Périgueux au XIXe siècle*, Sarlat, 1938, 41 p., 5 pl.
A Périgueux comme dans de nombreuses villes de France, les édiles du XIXe siècle ont concrétisé les vues du baron Haussmann. Cet ouvrage présente le détail des travaux entrepris pour modifier la voirie de la ville et donne les plans des rues qui existaient auparavant.
60 F
- A. de Fayolle, *Topographie agricole du département de la Dordogne*, Périgueux, 1939, 139 p.
L'auteur, qui préféra rester en Périgord lorsque toute sa famille émigrait, a fait de l'agriculture et de l'industrie de la Dordogne sous l'Empire un tableau qui constitue un témoignage surprenant à notre époque.
100 F
- J. Maubourguet et J. Roux, *Le livre vert de Périgueux*, Périgueux, 1942, 2 vol., 619 p.
De 1618 à 1716, les greffiers de la mairie ont inscrit les noms des consuls, les comptes rendus des délibérations, et... les nouvelles de l'extérieur. Au jour le jour, la gazette de Périgueux!
120 F
- Le Périgord révolutionnaire. Le grand livre sur la Révolution en Périgord*, Périgueux, 1989.
Le lecteur trouvera dans cet ouvrage symboliquement édité pour le bicentenaire de la Révolution aussi bien le récit des événements survenus que des études démographiques, sociologiques et généalogiques ayant trait à cette période complexe.
250 F
- Le livre du jubilé de Lascaux, 1940-1990*, Périgueux, 1990, 153 p., illustrations.
A l'occasion du cinquantième anniversaire de la découverte de la grotte, la Société a fait appel à ceux qui ont été parmi les premiers à y pénétrer et à étudier les peintures pariétales pour rédiger un "livre du souvenir".
100 F
- Haut Périgord et pays de Dronne, actes du 6e colloque de Brantôme (1990)*, Périgueux, 1991, 75 p., illustrations.
A l'occasion de ce colloque ont été évoqués des thèmes variés, parmi lesquels la préhistoire de la vallée de la Dronne, les délits de chasse et de pêche à l'époque moderne, et l'économie du secteur au XXe siècle.
70 F

R. Faille, J. Secret, M. Soubeyran, Iconographie de François de Salignac de la Mothe-Fénelon, Périgueux, 1991, 109 p., illustrations.

Le recensement des portraits de l'évêque de Cambrai, natif du Périgord, et le rappel de quelques traits marquants de sa vie.

100 F

Bergerac et le Bergeracois, Actes du congrès de la FHSO (Bergerac, 1990), Bordeaux, 1992, 609 p., 79 illustrations.

Cet important ouvrage rassemble les résultats des travaux communiqués lors du congrès de Bergerac. Des sujets très variés dans un livre de qualité conçu sous la houlette du professeur R. Etienne.

320 F

Le Périgord et les Amériques, Périgueux, 1992, 151 p., illustrations.

Pour célébrer le cinquantième centenaire de la découverte de l'Amérique, la Société a choisi de mettre en valeur les liens qui ont unit notre région et les îles.

100 F

RECUEILS D'ARTICLES

Actes du 5e congrès d'histoire, d'archéologie et de géographie de l'Union des sociétés savantes du Sud-Ouest (Périgueux, 1913), Périgueux, 1913, 190 p., illustrations.

Tenu sous la présidence du comte de Lasteyrie, ce congrès a porté sur des thèmes très variés, comme les écoles d'architecture du Sud-Ouest, les fouilles de Roque-Saint-Christophe ou la numismatique périgourdine.

70 F

Mélanges Géraud Lavergne, Périgueux, 1960, 164 p., illustrations.

Pour rendre hommage à son secrétaire général, plus de vingt auteurs ont traité de thèmes fort divers, depuis les premiers résultats des fouilles préhistoriques jusqu'à l'architecture religieuse médiévale ou l'anticléricalisme.

70 F

Centenaire de la préhistoire en Périgord, Périgueux, 1964, 187 p., illustrations.

Toute l'aventure de la préhistoire en Périgord, depuis l'évocation des "inventeurs" de cette science jusqu'aux plus récents travaux.

80 F

Cent portraits périgourdins, Périgueux, 1979, 207 p., illustrations.

Du troubadour Bertran de Born au père Charles de Foucauld, de l'écrivain Michel de Montaigne au caricaturiste Sem, cet album de cent portraits commentés présente toutes les notabilités du Périgord. Chaque ouvrage de cette édition de prestige est numéroté.

150 F

Périgueux, le Périgord, les anciennes industries de l'Aquitaine, Actes du Congrès de la F.H.S.O. (Périgueux, 1978), Périgueux, 1981, 366 p., illustrations.

De l'urbanisme de Périgueux antique au chemin de fer de Montluçon, les thèmes ne manquent pas pour rendre ce volume précieusement documenté de premier plan pour qui cherche des articles de références.

165 F

Mélanges Alberte Sadouillet-Perrin et Marcel Secondat, Périgueux, 1988, 283 p., illustrations.

Publié en l'honneur des doyens de la Société, ce volume de mélanges rassemble plus de trente articles, résultats de travaux portant sur des matières aussi variées que la sculpture préhistorique, la céramologie antique, l'archéologie industrielle ou... la retraite allemande en 1944.

150 F

La sculpture rupestre en France de la préhistoire à nos jours, actes du 5e colloque de Brantôme (1988), Périgueux, 1989, 204 p., illustrations.

Cette monographie est la première en France à traiter ce thème d'archéologie préhistorique et historique de manière théorique (essais de terminologie et de classification) et propose également des exemples variés (en Dordogne, Maine-et-Loire, Ille-et-Vilaine).

150 F

J. Maubourguet, Sarlat et le Périgord méridional, t. 3 (1453-1547), Périgueux, 1955, 158 p.

Seul disponible dans l'attente d'une réédition des deux premiers tomes, cet ouvrage raconte un siècle d'histoire du Périgord du sud, de la fin de la guerre de Cent Ans aux débuts de la réforme. L'auteur donne de nombreux renseignements sur les familles et leurs possessions territoriales.

40 F

H. Gouhier, Lettres de Maine de Biran au baron Maurice, préfet de la Dordogne, Périgueux, 1963, 44 p.

Maine de Biran se présente dans ces lettres sous un jour peu coutumier: l'homme politique de l'Empire est au fait de toutes les combinaisons et, ami fidèle du baron Maurice, les lui rapporte.

30 F

J. Secret, Les "Souvenirs" du préfet Albert de Calvimont (1804-1858), Périgueux, 1972, 160 p.

Jean Secret a publié et commenté le journal intime d'un légitimiste du Périgord, promu sous-préfet de la Dordogne sous la monarchie de Juillet, puis préfet sous la deuxième République, et qui répondra de son département lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851. Le regard sur son époque d'un haut fonctionnaire qui fut également l'ami de Bugeaud, d'Alexandre Dumas et de beaucoup d'autres personnalités.

60 F

BIBLIOGRAPHIE

Bulletin de la Société (vendu par fascicule)

La Société historique et archéologique du Périgord a publié depuis 1874 plus de 50.000 pages d'articles ou de documents inédits répartis en six, puis quatre fascicules annuels. Les livraisons encore en stock (cf. liste ci-après) feront l'objet, à partir d'une commande de 10 fascicules, d'une réduction conséquente.

Années complètes: 1904, 1908, 1910, 1911, 1912, 1914-1917, 1933, 1941, 1942, 1952-1958, 1964, 1969, 1970, 1971, 1973-1981, 1983-1988, 1990, 1992. D'autres fascicules sont disponibles; nous consulter suivant vos vœux.

70 F le fascicule

Index analytique des années 1964-1984 du Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, Périgueux, 1986, 68 p.

10 F

Table méthodique des planches et illustrations du Bulletin de la Société (1907-1971), Périgueux, 1973, 24 p.

10 F

Inventaire de l'iconothèque de la Société et archéologique du Périgord, Périgueux, 1970, 39 p.

10 F

Hommage au Président Jean Secret, Périgueux, 1982, 71 p.

Les thèmes et les références des travaux de l'un des présidents les plus actifs de la Société historique et archéologique du Périgord, ainsi que les hommages qui lui furent rendus après son décès soudain

30 F

Pour expédition, frais postaux en sus.